L'AUSTRALIE

3642. — PARIS, IMPRIMERIE LALOUX FILS ET GUILLOT
7, rue des Canettes, 7

VOYAGES ET DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. RICHARD CORTAMBERT

L'AUSTRALIE

PAR

L. DELAVAUD



PARIS

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

MAURICE TARDIEU, DIRECTEUR

195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1882

PRÉFACE

Il y a trois cents ans, quelques navigateurs dont les noms sont oubliés avaient seuls abordé aux rivages de l'Australie; les cartes du temps en faisaient une partie de ce vaste continent austral, *terra incognita*, qui s'étendait d'après les géographes au sud de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Dans cette « terre des perroquets, dans cette grande Java, » tout était inconnu : on pensait y trouver de l'or et des épices, aussi bien que dans ces magiques contrées de l'Orient que venait de conquérir les Portugais. On y croyait devoir rencontrer des

peuples à demi civilisés, ayant des rois portant le sceptre et la couronne, des villes fortes, des armées organisées; on se représentait ces pauvres sauvages nus, mal armés, mourant de faim une partie de l'année, et passant leur vie à chercher à manger, on se les représentait comme une nation brave, guerrière comme les Malais leurs voisins; il fallut deux cents ans encore pour qu'on connût les mœurs de ces indigènes, qui, dès lors furent regardés comme des brutes ne se distinguant de l'homme que par la parole, et qui furent traités en conséquence, — pour que les contours du continent fussent tracés à peu près exactement sur les cartes, — et pour qu'on songeât à exploiter ces terres vierges.

Aussi, il y a cent ans, le littoral australien avait été exploré presque entièrement : et pourtant Cook ne connaissait pas le détroit que Bass découvrit en 1798 et qui sépare la Tasmanie du continent; plusieurs

cartes de la fin du siècle dernier l'y rattachent encore, et ne le séparent que par un étroit canal d'une vaste terre s'étendant jusqu'au pôle antarctique. L'intérieur était inconnu, on n'avait même point l'idée de faire des hypothèses sur sa configuration : l'imagination aurait pu se donner carrière, puisqu'on ne savait rien, mais on n'y songeait même pas. La première tentative de colonisation eut lieu en 1787; mais ce n'était pas une émigration volontaire qui allait peupler ces contrées désertes ; c'est d'une colonie pénitentiaire que sont sortis ces grands États australiens, si fiers de leurs progrès. Qu'importe! Rome, n'a pas eu, dit-on, de plus beaux commencements.

Heureusement, l'Australie n'est pas restée ce qu'elle était en 1787 : grâce à ses richesses pastorales et minières qui ont attiré les émigrants libres, grâce à la sagesse de la mère patrie qui ne l'a point maintenue au régime sévère de pénitencier, si funeste à

d'autres colonies, — de nouvelles Angleterres sont nées aux antipodes, elles ont grandi, elles grandissent tous les jours. Ce continent si longtemps dédaigné et inconnu aura bientôt été parcouru dans tous les sens, il est sorti pour ainsi dire des limbes, et le voile qui le couvrait à nos yeux a été subitement déchiré. C'est la merveille de la colonisation anglaise, comme le Canada fut la merveille de la colonisation française.

Mais le Canada, où notre langue, où nos mœurs, où nos sentiments d'amour pour la France sont restés si vivaces, le Canada, où l'initiative des vaillants navigateurs et commerçants de la Normandie, de la Bretagne, de la Saintonge, avait su accomplir tant de brillantes et utiles conquêtes, le Canada a cessé d'être français : ce résultat était inévitable ; il est dû à l'excessive centralisation qui habituait nos colons à tout attendre de la métropole, même les vivres et les vêtements ; n'ayant aucune indépendance, ils

perdirent leur esprit d'entreprise, et ils succombèrent après une résistance héroïque, quand la France cessa de penser à ces « quelques arpents de neige. »

L'Australie montre au contraire ce que peut devenir une colonie où la patrie crée des institutions libres à l'image des siennes, et ne songe qu'à developper l'indépendance et à habituer les colons à compter avant tout sur eux-mêmes.

La Nouvelle-Calédonie n'a point les richesses de l'Australie, mais, comme elle, elle débute par un pénitencier. La France doit songer à profiter de l'exemple de l'Australie et espérer en l'avenir de cette possession lointaine : nous savons que transportés aux colonies, les criminels, quand ils sont traités avec justice et excités au travail, peuvent s'améliorer ; leurs fils, du moins, ont bien des chances de ne point leur ressembler.

Mais il paraît douteux qu'on puisse fonder

une grande colonie avec ces seuls éléments vicieux, qui doivent plutôt, comme ils l'ont fait en Australie, se fondre dans la masse de la population libre et laborieuse.

Ce sont là des questions difficiles que nous n'aborderons pas dans ce livre : il suffit de les indiquer. Nous avons voulu seulement appeler l'attention sur ce monde nouveau, qui marche à pas de géant vers un magnifique avenir. Les récits des romanciers nous ont trop habitués à ne voir que des sauvages et des forçats : ni les uns ni les autres, ainsi que le disait Mme Jessie Fraser, dans une de ses attachantes communications, ne se promènent dans les rues de Melbourne. La spirituelle conférencière ajoutait qu'une marchande de Paris, apprenant qu'elle était australienne s'étonnait fort qu'elle nė fût pas noire.

Il n'y a pas seulement des noirs et des convicts dans les colonies australiennes : il y a un peuple d'origine blanche et

libre, qui a fait jusqu'ici de grandes choses et qui offrira encore des spectacles dignes d'admiration au monde qui l'a laissé grandir presque inaperçu.

L'AUSTRALIE

CHAPITRE PREMIER

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Analogie de l'Australie avec les autres continents. — Ressemblances avec l'Afrique et l'Amérique du Sud. — Affaissements du sol. — Climat. — Température. — Pluies. — Montagnes. — Fleuves. — Le centre du continent. — Flore. — Faune. — Géographie médicale. — Maladies des indigènes. Leurs remèdes.

Ce serait un lieu commun que de louer l'harmonie du monde : les poètes et les philosophes ont fait remarquer bien des fois quelle merveilleuse variété y règne, et comment les phénomènes les plus inattendus naissent de lois fixes et immuables.

La science a substitué l'idée d'ordre à celle de hasard, et quand nous ne trouvons pas la loi de certains faits, n'en accusons que notre ignorance : ces faits sont réguliers et concourent à l'ordre universel. Rien, au premier abord, ne paraît fortuit au même degré que les lignes du littoral de la mer, et, cependant nous remarquons entre le contour des côtes des divers continents des analogies et des contrastes trop frappants pour être dus au hasard.

Les groupes terrestres, dit Elisée Reclus, se sont divisés en trois doubles continents formant respectivement trois séries parallèles : les contours extérieurs de l'Europe rappellent d'une manière frappante ceux de l'Amérique septentrionale. Avec l'Afrique elle forme un couple continental parallèle à celui du Nouveau Monde. L'Asie et l'Australie constituent le troisième couple, bien que leur forme reproduise le type primitif d'une manière assez imparfaite. Une rupture d'équilibre s'est accomplie au profit de la partie septentrionale, mais on trouve néanmoins dans la configuration générale de ces grands massifs les traits principaux qui distinguent les autres doubles continents comme l'Amérique du nord et l'Europe. L'Asie est géologiquement isolée ; comme ces

deux parties du monde, elle projette de nombreuses presqu'îles dans les mers environnantes, et, si elle n'est pas reliée directement à l'Australie par un isthme continu, du moins les îles de la Sonde, semblables aux piles d'un pont écroulé, sont-elles jetées, à travers les mers, de l'un à l'autre continent. Quant à l'Australie, elle rappelle évidemment, par sa forme régulière et presque géométrique autant que par son manque absolu de péninsules, les deux autres parties du monde qui pénètrent dans les océans méridionaux.

Ainsi que l'avait déjà remarqué Bacon, les trois groupes des continents offrent aussi les uns avec les autres une régulière ressemblance par la forme péninsulaire de leurs pointes terminales tournées vers l'océan Antarctique. Ces trois presqu'îles méridionales du monde ne s'avancent pas également à 36, 44 et 55 degrés de latitude, mais elles sont reliées les unes avec les autres par un cercle idéal incliné de 10 degrés sur le pôle sud.

Tandis que les continents du nord, par leurs presqu'îles et leurs golfes nombreux rappellent un corps articulé, les continents du sud représentent en quelque sorte une forme inférieure de la vie. Ils ne semblent pas être nés pour avoir des relations maritimes avec les autres contrées et reste-

raient peut-être isolés et barbares, si l'homme du Nord ne leur apportait la civilisation.

On a cru longtemps que l'Australie était un continent jurassique, qu'elle avait conservé l'aspect des temps de cette période géologique. Mais on y a trouvé des terrains plus récents. Il est vrai que les roches plutoniques, les terrains paléozoïques, le basalte et le granit y sont nombreux. Mais ce qui la distingue surtout des autres parties du monde, c'est sa richesse en métaux, qui lui crée une place à part.

*
* *

L'Australie serait presque un ovale régulier, si elle ne présentait au nord et au sud deux spacieux enfoncements : au nord, la mer s'y avance assez profondément sous le nom de golfe de Carpentarie; à côté de ce golfe se prolonge une langue de terre aiguë, terminée par le cap York; au sud, une large échancrure plus évasée, se subdivise et forme la baie Australienne et les golfes de Spencer et Saint-Vincent, dont l'entrée est défendue par l'île des Kangarous et le cap Howe. Le cap Wilson termine la région du sud-est. A l'ouest du golfe de Spencer, la côte décrit un large arc de cercle régulier. Rien de plus aride que ce littoral désolé. Le capitaine Flinders n'y a trouvé qu'une plage

unie, tantôt basse et sablonneuse, tantôt escarpée de falaises de 100 à 200 mètres de haut. Des roches verticales, que le courant a minées par la base, et qui semblent sur le point de s'écrouler sont un obstacle à ce qu'on puisse s'en approcher d'assez près. Pas un ruisseau n'arrive à la mer. A l'extrémité occidentale du continent se projettent les caps Hood, d'Entrecasteaux, Leeuwin et la pointe du Naturaliste, au delà desquels s'ouvre la baie du Géographe : ces noms rappellent les noms des navigateurs qui ont visité les premiers ces parages et ceux des navires qu'ils montaient. La côte occidentale ne présente d'autre enfoncement que la baie de Dampier ou des Chiens marins, que la pointe escarpée et la péninsule Péron divisent en havre Freycinet et havre Hamelin. La ligne du rivage, par une série de courbes régulières ou de faibles promontoires portant les noms de Latouche-Tréville, Gantheaume, Lévêque, rejoint les rivages de l'Australie septentrionale, découpée par les caps Bougainville, Londonderry et bordée des îles Bathurst, Melville, etc...

C'est encore une courbe qui réunit à l'est la péninsule du cap York au cap Howe. Le littoral oriental présente cependant la baie Botanique (Botany bay), la baie de Brisbane, etc.

Le détroit de Bass sépare le cap Wilson de la Tasmanie, qui est bien en réalité géologiquement le prolongement de l'Australie : elle présente comme elle un aspect régulier, c'est un triangle isocèle dont la base est un arc de cercle : la côte orientale est hérissée des caps Sud-Ouest, Sud, Tasman et Freycinet.

Le détroit de Torres sépare le cap York de la Nouvelle-Guinée.

Une ligne continue de récifs madréporiques s'étend au large des côtes du Queensland et de la péninsule du cap York. Ce sont là autant d'assises jalonnées pour un futur continent.

Tandis que Sumatra, Java, Bornéo, dépendent géologiquement de l'Asie (car ces îles reposent sur un plateau sous-marin et une sorte de canal les sépare de la Nouvelle-Guinée), la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Guinée, l'Australie appartiennent à un monde nouveau, à une cinquième partie du globe, l'Océanie. Mais l'Australie s'affaisse pendant que les autres îles s'exhaussent.



Le climat de l'Australie est sec et, par suite, partout où le sol est bas, la terre est calcinée. La

chaleur est excessive en été ; pourtant, à Sydney, à Melbourne, elle est tempérée par une brise régulière, fraîche, de l'est ou du sud-ouest. Il y a de longues périodes de sécheresse qui sont désastreuses, ensuite des pluies torrentielles se produisent. Des voyageurs ont manqué mourir de soif là ou d'autres avaient failli périr noyés par suite des inondations. L'été de 1844 à 1845 fut remarquable par une sécheresse prolongée. Stuart, dans son voyage au centre du continent, nota une température de 38 à 40 degrés centigrades. Toute humidité, toute végétation s'arrête. « Les vis de nos vases tombent, écrivait-il, les manches en corne de nos instruments se fendillent en petites lamelles, le plomb s'échappe de nos crayons, et il est impossible de se servir des fusées à signaux, nos cheveux cessent de croître, ainsi que la laine des moutons, et nos ongles deviennent cassants comme du verre. La farine a perdu plus de 8 p. 100 de son poids primitif. »

Nous pouvons en conclure qu'en général l'Australie présente dans ses parties basses des déserts desséchés que les grandes pluies transforment en marécages. La végétation est abondante ou pauvre, suivant les saisons.

* * *

Les plateaux et les chaînes de montagnes sont peu élevés. Le système orographique rappelle celui de l'Afrique; c'est un plateau dont des groupes de montagnes, semblables à des bastions, défendent les abords. Le terrain s'élève au nord-ouest, à l'est et au sud-est, à mesure qu'on s'éloigne du rivage, mais la pente est beaucoup plus raide sur la côte occidentale. La cordillère qui la borde a reçu les noms d'Alpes australiennes, de montagnes Bleues, de monts de Liverpool. Il s'en détache des chaînons secondaires qui s'étendent sur la côte méridionale. Les principaux sommets sont le mont Hotham (1955 mètres), le mont Kosciusko (2187 mètres), le mont *Sea-View*, c'est-à-dire *vue de la mer* (1829 mètres), le Lindsay (1735 mètres). Près de Melbourne on remarque des ravins profonds, tapissés de fougères dont le feuillage léger et élégant frémit au moindre vent. En pénétrant dans la montagne, dit un voyageur, les arbres à l'écorce lisse et blanche se pressent aussi drus que les tiges de blé dans un champ et s'élancent droits et minces à la recherche de la lumière ; quelques-uns ont plus de

200 pieds de hauteur, et le tout est entremêlé d'une végétation d'arbustes et de fougères.

Sur la lisière droite, qui sépare la cordillère du rivage occidental, les fleuves naissent au milieu des massifs escarpés, de gorges rocheuses, et offrent un caractère torrentueux; le comte Strzeliski estime que les rivières courent à la mer avec une pente moyenne de 10 mètres par kilomètre, tandis qu'à l'ouest, sur le versant intérieur, a pente n'est que de 1^{m},80, le Dawson, le Burnett, la Brisbane, le Mac Lean, offrent une succession ininterrompue de belles vallées : mais ce ne sont que de petites rivières. Le flanc oriental de cette cordillère donne naissance à des fleuves plus considérables.

Le plus important est le Murray, dont le bassin comprend 22000 kilomètres carrés; il a dans le Darling un affluent notable, et reçoit aussi le Lachlan et le Murrumbidgee. Ces rivières, remarquables par les caprices de leurs méandres, forment des presqu'îles de 2 à 300 arpents de frais gazons, bordées par des haies de gommiers blancs : ces arbres magnifiques s'élancent majestueux au milieu des mimosas, et leur aspect ne ressemble à rien de ce que nous rencontrons dans nos pays. Au-dessous et au travers du feuillage terne et

léger des gommiers, on découvre toujours l'immense horizon. Mais les fleuves sont peu profonds pendant la saison des basses eaux; le plus considérable lui-même, le Murray, navigable presque toute l'année, ne l'est que pour les bateaux du plus faible tirant d'eau, et son embouchure se perd en outre dans une espèce de lagune qui est inabordable. A environ 2 000 kilomètres de la côte, le Murray est à peine de 80 mètres au-dessus du niveau de la mer, et il en est de même de ses affluents principaux. Cela explique la lenteur de leurs cours et fait comprendre que par des temps de sécheresse ces rivières ressemblent souvent à une série de lacs.

Du côté occidental, la contre-pente, longue de 3 à 400 kilomètres, est beaucoup moins rapide. Près du rivage méridional, de nombreuses sources jaillissent au milieu des plaines nues : leur orifice est en général au sommet d'un petit mamelon conique produit par des dépôts successifs de sels de soude et de chaux. Les monts Flinders et Stuart entourent une série de lacs qui, en été, c'est-à-dire pendant les mois de décembre, janvier et février (car il ne faut pas oublier que l'Australie est dans l'hémisphère austral), se transforment en immense plaine de sable.

Le centre offre l'aspect d'une plaine coupée par des chaînes de collines hautes de 5 à 600 mètres; on cite pourtant les monts Giles, Morris, Liebig, Bruce, élevés de 11 à 1300 mètres : il n'est pas possible, actuellement, de relier ensemble les différentes rides de son soulèvement. Elles sont séparées les unes des autres par des pâturages, des collines, des plaines basses, des déserts pierreux. Çà et là on trouve des bas-fonds, des lagunes salées, telles que le lac Amédée. Le sol ne produit guère que des gommiers rabougris, des broussailles, des mimosées épineuses, et l'herbe grossière, de saveur âcre, désignée sous le nom caractéristique d'herbe à porc-épic. Ni hautes montagnes pour assembler les nuages, ni forêts pour conserver l'humidité. En traversant ces déserts, les vents deviennent secs et chauds, et l'été la température est intolérable. La quantité de pluie qui tombe annuellement est d'ordinaire enlevée par l'évaporation. Il n'y a point de saison pluvieuse régulière, et d'une année à l'autre on retrouve sur le sol desséché les traces de ses pas. Après des pluies exceptionnellement abondantes, les arbustes et les herbes croissent avec rapidité. Alors le voyageur s'étonne de voir s'étendre devant lui de splendides pâturages là où

il n'avait quelques jours auparavant aperçu que la terre brûlante et sablonneuse.

La partie septentrionale de l'Australie présente des plaines d'alluvions fertiles ; dans ces terres noires, la végétation est luxuriante, les productions variées des pays chauds croissent sans culture, l'eau abonde et de larges fleuves, le Flinders, le Roper, l'Adélaïde, le Sturt, la Victoria du nord, dont les bords sont ombragés de grands arbres et tapissés de fougères, peuvent être remontés toute l'année par des navires d'un assez fort tonnage.

La partie occidentale du continent est encore fort mal connue, tandis que la zone voisine du plateau intérieur ne renferme que des montagnes peu élevées et des déserts, que les explorateurs n'ont pu traverser qu'au prix de mille fatigues et de mille dangers, le littoral possède quelques baies magnifiques qui pourraient recevoir des flottes immenses ; des torrents, qui, durant l'été, ne recèlent que quelques minces filets d'eau, pendant la saison des pluies se précipitent vers la mer en formant de splendides cataractes. Rien de plus beau que la vallée, couverte d'une végétation tropicale, de cette large et profonde rivière qui porte le nom des cygnes noirs s'ébattant sur ses eaux.

*
* *

La flore de l'Australie est à la fois celle des contrées intertropicales et celle des contrées tempérées. Le maïs rend deux cents fois sa semence. Le bois de fer, le bois de rose, l'acajou, donnent des produits utilisés. L'involucre du nardou, broyé et réduit en farine, sert de nourriture aux sauvages.

Certains eucalyptus fournissent une manne sucrée tout à fait analogue à celle de l'Orient.

Il y a des arbres géants, des gommiers énormes: l'eucalyptus qui atteint fréquemment une hauteur de 50 mètres. Un de ces arbres, mesuré par M. Walcott, avait 120 mètres; quatre hommes à cheval pouvaient entrer dans l'intérieur et s'y mouvoir à l'aise. Près des sources de la Yarra on en voit de 150 mètres. Ces arbres, on le sait, ne donnent que peu d'ombre, car les feuillles sont souvent perpendiculaires au sol et laissent passer les rayons du soleil. Les cèdres, les araucarias, le baobab, le chêne, le figuier géant sont aussi de grandes dimensions. La plupart des arbres australiens portent des feuilles longues et effilées qui tombent comme les feuilles d'un saule.

Les forêts sont tristes, elles ont peu d'oiseaux ; à de longs intervalles, quelques perruches, une grosse pie semblable à une corneille, des couples assez rares de kakatoès blancs et le laughing jackass (ocelot géant) aux plumes gris-noir, au bec énorme, au chant bizarre ressemblant au rire d'un homme. L'oiseau lyre est muet de naissance et ne le fait oublier que par la beauté de son plumage. Il porte une queue en forme de lyre toute brillamment teintée d'orange et d'or. Les perroquets australiens vivent à terre comme les gallinacés. Les kakatoès ont une espèce entièrement noire. Les mégapodes sont un des types ornithologiques spéciaux aux îles de la Malaisie et à l'Australie : ils enterrent leurs œufs dans un petit tertre construit avec art.

La faune de l'Australie est des plus variées et des plus bizarres. Elle présente une frappante analogie avec celle des terrains jurassiques. Le diornis, cet oiseau bizarre qui rappelait le dronte de Madagascar, ne se trouve plus qu'à la Nouvelle-Zélande. Les animaux caractéristiques sont les marsupiaux et les monotrèmes. Sur 131 espèces de mammifères habitant la Nouvelle-Hollande, 102 sont des marsupiaux, dit M. Alfred Maury. Chaque genre de cette classe d'animaux semble

correspondre à un ordre de monodelphes : les dasyures, thylacines et pérameles aux carnivores, les pétauristes aux singes, les phalangers aux chéiroptères et aux rongeurs, les monotrèmes aux édentés, les kangarous aux ruminants; l'échidné se rapproche du fourmilier et du hérisson, l'ornithorynque du castor et de la taupe. C'est une création parallèle. Et la disposition particulière qu'on remarque chez les marsupiaux est si caractéristique que Meyer a retrouvé quelque chose d'analogue chez les casoars.



La Tasmanie est plus montagneuse que l'Australie. Les sommets les plus élevés sont couverts de neige pendant le mois de mai. Le mont Wellington, haut de 1 500 mètres, domine l'île entière. Les monts de l'ouest ont 1200 mètres et portent un grand lac à leur sommet.

Le paysage est tantôt délicieusement riant, tantôt majestueux ; tantôt ce sont des champs coupés de haies comme en Angleterre, tantôt des bois sauvages remplis de troupeaux ; près du mont Nelson se trouve un ravin sauvage où coule un torrent sous des milliers de fougères de 10 mètres de

haut. Les forêts sont très épaisses et difficiles à parcourir.



Le climat de l'Australie est sain. L'alcoolisme et des causes morales, telles que les revers brusques de fortune et les émotions engendrées par la passion de l'or, rèndent assez fréquentes les maladies de cœur. Les bushmen sont aussi sujets à la lypémanie. Il y a des cas nombreux de convulsions chez les enfants. Au mois de septembre 1881, Sydney a été ravagé par une épidémie de petite vérole. Il faut imputer au climat les insolations, les ophtalmies, les fièvres typhoïdes, les affections des voies digestives. Mais les maladies les plus ordinaires sont, par suite de l'humidité et des changements brusques de température, les affections des poumons. Les indigènes, qui présentent une certaine immunité à l'égard de la rougeole et de la scarlatine, d'après les docteurs Bourse et Cauvin, ont quelques maladies qui leur sont particulières, une espèce d'impétigo, éruption pustuleuse aux articulations des poignets, des genoux, des coudes, des hanches. Une maladie qu'ils appellent mina consiste en tumeurs furonculeuses d'une grosseur variant entre celle d'un œuf de poule et celle d'un œuf de

casoar, et qui durent des mois. Comme ils n'ont pas l'habitude de se laver souvent, ils sont sujets à des ophtalmies très graves. Ils traitent les plaies par des applications de cendres chaudes et emploient le lait de femme comme curatif des blessures causées par un instrument tranchant. Les blessures sont pansées par eux avec de la graisse fondue qu'on recouvre d'un emplâtre d'ocre rouge et de poil d'opossum. Les bains de vapeur sont utilisés contre les rhumatismes. Avec l'hygiène qu'ils suivent, est-il étrange que ces sauvages disparaissent ? Leur vie a toujours été misérable, et les Européens ne leur auraient-ils point apporté la phtisie, que la race australienne se serait peut-être éteinte néanmoins dans un avenir rapproché, laissant la place à une race mieux douée pour le combat de la vie.

CHAPITRE II

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

L'Australien. Caractères physiques. Mœurs, légendes et religion, costume, armes, langage. — Découverte de l'Australie par les Portugais, les Français, les Hollandais. — Anciennes cartes de l'Australie. — Voyages de Tasman et de Cook. — Voyages dans l'intérieur. — Premiers établissements anglais. — Progrès des colonies. — Émigration constante. — Traversées du continent. — Leichardt, Burke, Stuart.

D'où vinrent les premiers habitants de l'Australie? Les partisans de la théorie monogéniste peuvent sans invraisemblance soutenir qu'ils ne sont pas autochtones. L'Océanie communique avec l'Asie par une série d'îles, et d'ailleurs serait-elle loin de toute terre que les migrations connues des Polynésiens rendent très croyables celles qu'ont pu accomplir les Australiens actuels, ainsi que l'établit victorieusement M. de Quatrefages.

D'après les recherches du docteur Topinard, les races primitives de l'Australie présentent au moins deux types différents. Les naturels du type inférieur sont petits et noirs; ils ont les cheveux crépus, une faible musculature, les pommettes saillantes. Le type supérieur se reconnaît à sa taille plus élevée, à ses cheveux droits, à sa tête moins allongée ou, comme disent les anthropologistes, moins dolichocéphale; la couleur de sa peau rappelle le cuivre foncé ou le chocolat. Les uns et les autres ne se ressemblent pas plus que le Normand au Basque, le Flamand au Provençal.

Cette distinction suffit à expliquer les divergences que l'on a remarquées entre les récits des voyageurs : les uns représentaient les indigènes comme des êtres à peine supérieurs aux animaux, les autres prétendaient qu'ils étaient assez intelligents et que certains d'entre eux, malgré leur peau noire, avaient une ressemblance (lointaine, il est vrai) avec l'Apollon du Belvédère. Il ne suffit point de dire que parmi les explorateurs, les uns n'ont vu l'Australien que dans son état de dégradation physique et morale, tel qu'il se présente au sein ou au contact des populations blanches, tandis que les autres l'ont vu grimper, chasser, nager, guerroyer, dans toute la force, dans toute

l'agilité et la grâce virile de l'enfant de la nature. On ne saurait douter que la race australienne ne soit composée de deux races distinctes, et que le type de celles-ci n'ait été modifié en un grand nombre de points par l'infiltration de sang étranger.

Dans la Nouvelle Galles du sud, les tribus de la côte sont grandes, leur taille varie de 1m,69 à 1m,58, c'est la taille des Anglais. La poitrine est large, le mollet bien formé, moins développé pourtant que chez les blancs, la barbe touffue : plusieurs femmes ont même une moustache abondante; les cheveux sont épais, noirs, et quand ils sont longs, bouclants; le nez épaté; l'œil est petit, enfoncé sous des sourcils proéminents rappelant la crête osseuse du gorille; de près le regard est doux, de loin il est dur. Le nez est gros et large, les lèvres sont épaisses et retroussées, la bouche est très grande, les dents sont belles et saines.

Sur les rives du Murrumbidgee, se trouvent d'autres indigènes de taille moyenne, la barbe fournie, le corps velu, les cheveux laineux, le ventre proéminent, le mollet presque absent, le pied plat et large : une lance vient-elle à tomber, ils la saisissent avec les orteils, la jettent en l'air et la reçoivent avec la main.

Près du lac Torrens, Stuart a trouvé des indigènes qui n'avaient que 1m,13.

Dans l'intérieur du continent, ils ont au contraire une taille moyenne de 1m,70 à 1m,80.

Dans le Queensland, ils ont le nez un peu plus aquilin et le crâne moins allongé ; ces deux faits s'expliquent sans doute par l'infusion du sang papou. Entre le cap York et la Nouvelle Galles du sud on a constaté l'existence de colonies polynésiennes, et le docteur Cauvin a recueilli des crânes qui sont bien près de la brachycéphalie. Des Malais aussi ont été souvent jetés à la côte. La Nouvelle Guinée a dû introduire en Australie deux éléments ethnologiques différents, les Negrito-Papouas, brachycéphales ; les Papouas, dolichocéphales. Le docteur Cauvin a trouvé au cap York des crânes des deux sortes et même des crânes ultradolichocéphales. La péninsule Cobourg renferme des métis non douteux de Malais et d'Australiens.

Il est probable que la race supérieure est arrivée dans le pays la dernière ; l'autre a décliné dans le combat qu'elle a livré pour conserver la vie, et elle disparaît plus vite devant la concurrence vitale de l'Européen.

Rien ne nous a conservé le souvenir des luttes

qui ont dû avoir lieu quand la race supérieure a pris possession du pays. Les indigènes ne sont pas arrivés au degré de civilisation où les peuples primitifs chantent leurs héros et célèbrent les vaillants exploits de leurs aïeux; il n'y a dans leur littérature rien qui ressemble à des épopées ni à des chants de guerre où soient rappelés les noms des anciens guerriers; pas une légende ne s'attache aux migrations des ancêtres, comme cela a lieu chez les Polynésiens.

La race conquérante, contrairement à ce qui a lieu d'ordinaire, occupe le centre de l'île; c'est que le pourtour des côtes est aride et sablonneux; la race intelligente s'est donc emparée des cantons favorisés, laissant à la race paria le littoral ingrat.

Dès que le rivage redevient favorable, comme près de Melbourne et le long du golfe de Carpentarie, la race supérieure y apparaît.

Quelque différentes que soient les deux races, au point de vue physique aussi bien qu'au point de vue moral, elles ont des traits communs; elles occupent un rang très bas dans la série des variétés de l'espèce humaine, bien qu'on ait trop souvent été porté à exagérer leur dégradation, et bien qu'elles soient infiniment distantes des singes mêmes les plus supérieurs.

Le crâne australien a en général une capacité de 1545 centimètres cubes : ce chiffre atteint 1485 pour les Auvergnats et les Bretons, 1430 pour les nègres; pour le crâne du gorille, c'est 530 seulement. Tandis que le poids du cerveau du Français et de l'Allemand atteint 1330 à 1400 grammes, celui du nègre 1230 à 1290, chez l'Australien il ne dépasse point 1240 grammes. La tête de l'Australien est plus allongée que celle de quelque peuple que se soit, excepté les Esquimaux et les Néo-Calédoniens; et la dolichocéphalie est occipitale, c'est-à-dire que la partie allongée est la partie postérieure du crâne, et non point la partie antérieure, siège des fonctions les plus nobles du cerveau, d'après les physiologistes.

Le menton est très fuyant, de sorte que la partie inférieure de la face simule une espèce de museau.

*
* *

Leurs mœurs sont celles de tous les peuples primitifs. Bien qu'elles varient souvent d'une tribu à l'autre, on en peut tracer un tableau général.

Chaque indigène n'a qu'une femme. Ils ont en

horreur les mariages consanguins, et ils doivent se marier après avoir enlevé, par un rapt sérieux ou simulé, une fille d'une tribu voisine, âgée de treize à quatorze ans. Son futur mari la roue de coups de massue sur la tête, ses parents font semblant de s'y opposer, puis la cérémonie se termine par de grandes danses. Dumont d'Urville raconte qu'il prit un jour au sérieux une pareille célébration nuptiale : voyant entraîner et battre une femme qui criait, pleurait et résistait à son ravisseur, il se préparait à aller à son secours : « Gardez-vous-en bien lui dit un de ses compagnons ; c'est un mariage qui s'accomplit, ces coups de bâton, ces cris, ces larmes sont prescrits par le rituel. »

Les femmes sont pour eux des servantes. « Banalong, dit Barrington, quoique mari passionné, battait souvent et fortement sa femme, et quand nous lui représentions qu'il était peu généreux à un homme de frapper sa femme, il riait beaucoup et n'en battait pas moins. » Quand ils vont en campagne, c'est elle qui porte tout, les petits enfants, le bois à brûler, les vêtements. Le mari marche le premier ayant à la main ses armes ; les membres de sa famille le suivent ; jamais on n'en voit plusieurs de front ; les enfants marchent par rang de

taille. La moyenne du nombre des enfants est actuellement de quatre. Les filles sont aux garçons dans la proportion de trois à deux.

Quand ils arrivent à la puberté, on leur fait subir une fumigation, puis on jette sur le corps de l'eau froide. Les jeunes gens sont ensuite relégués loin du campement du père. La mère leur fait sur la poitrine, au moyen d'une pierre tranchante, dix scarifications qui généralement sont ainsi disposées, ≣ ≣ ,et vingt sur le dos : ≣ ''''' ≣. On ignore si la disposition des scarifications répond à la volonté individuelle du patient ou si le signe est celui d'une tribu, d'une famille. Ces pratiques sont usitées surtout dans la race supérieure.

Dans toutes les tribus, beaucoup d'hommes et de femmes se font enlever, vers l'âge de quatorze ou quinze ans, deux dents de devant de la mâchoire supérieure; généralement à l'âge de dix ou douze ans, on coupe aux femmes les deux premières phalanges du petit doigt de la main gauche.

La mort, d'après eux, est le résultat d'un enchantement, d'un sort jeté par un ennemi. Un Australien, ami de l'évêque Salvado lui dit : Si tu viens à mourir, je tuerai au moins six de ceux qui t'auront jeté un sort. Ils se vengent tôt ou tard de

l'individu qu'ils soupçonnent. Les féticheurs désignaient celui que l'on devait punir. C'était autrefois le sujet de guerres fréquentes entre les tribus ; car c'est un devoir de venger la mort des siens.

Un Australien ayant perdu sa femme déclara qu'il lui fallait tuer une femme d'une tribu lointaine. On le lui interdit. Il devint triste, bourrelé de remords. Enfin, n'écoutant plus que le devoir, il s'échappa. Peu de temps après il reparut, la conscience en repos. Il avait vengé sa femme.

*
* *

L'enterrement est la règle générale. On plante sur le tertre funéraire des armes, des ustensiles, des ornements, et sur l'écorce des arbres voisins on grave des cercles de diverses grandeurs. Le corps est placé les bras croisés et les genoux recourbés jusqu'à la poitrine. Dans le sud la crémation est usitée. Les cendres sont recueillies et enterrées, le crâne parfois passe à l'emploi de récipient.

Dans le nord, certaines tribus écorchent les morts et font sécher au soleil leur peau ; ils n'enterrent que le tronc et les entrailles. Les femmes emportent la peau, s'en font un oreiller et chaque soir pleurent le défunt. Elles ne l'ensevelissent

que plusieurs mois après. Elles portent son deuil en se maculant le visage de raies et de taches blanches. A la mort des chefs, les guerriers leur font de sanglantes funérailles, exécutent des danses pendant lesquelles ils se frappent la tête de leur hache jusqu'à ce que le sorcier les arrête.

La danse religieuse s'appelle corobori. Elle est accompagnée du bruit de bâtons en bois dur frappés l'un contre l'autre. Les danseurs sont tatoués de bandelettes blanches ou rouges. Les voyageurs ont dépeint ces chœurs de femmes bondissant en hurlant et frappant le sol du talon. Les vieilles femmes, transportées à cette vue, se ruent dans l'arène, elles se livrent à des écarts désordonnés. L'ardeur du plaisir est peinte sur toutes les faces. Ces danses sauvages ont lieu la nuit près, d'un grand feu Elles figurent parfois des parties de chasse. Dans la *danse de l'Emeu*, chaque homme tend le bras de manière à imiter la forme du cou d'un oiseau.

Ces cérémonies se rattachent évidemment à des croyances religieuses que nous connaissons fort peu. Voici pourtant quelques égendes australiennes.

Les naturels d'Encounter bay disent que les hommes furent créés des déjections d'une femme

nommée Ningarope. Les hommes des premiers temps ont été transformés en bêtes ou en pierres. Une autre tribu raconte que le Grand-Esprit a créé tout d'abord un certain nombre de petits lézards noirs, puis divisé leurs pattes en pouces et en doigts, et avec son doigt leur façonna une figure humaine. Il plaça l'un d'eux debout, mais l'animal ne put rester dans cette position et le créateur lui coupa la queue pour qu'il pût demeurer ainsi.

Au sujet du soleil et de la lune courent de nombreuses fables. Ce sont, d'après les indigènes, deux femmes qui vivent alternativement dans la demeure des morts, le soleil y couche quand fait nuit sur la terre, la lune quand il fait jour. Les morts donnent chaque nuit au soleil une peau de kangarou rouge, et c'est pour cela que le matin il paraît rouge.

De temps en temps le Grand-Esprit Nurumderri, mécontent de la conduite de la lune, ordonne qu'on la chasse. Elle se cache alors, disparaît, et, pendant que les hommes sont privés de sa vue, emploie son temps à chercher des racines qui l'engraissent, de sorte qu'à son retour on la voit grossir rapidement.

Les Australiens croient du reste aux génies

bons et mauvais et ils ont toutes les superstitions des peuples sauvages. Ils craignent les fantômes qui sortent de terre avec un bruit formidable et vomissent des flammes; quand ils voyagent la nuit, ils tremblent de tous leurs membres.

Certains préceptes rappellent ceux des lois mosaïques. Ici la femme, là les enfants, ailleurs les jeunes filles, ne peuvent sans se rendre coupables manger de la viande d'opossum ou de casoar.

Le noir qui meurt après une belle vie devient un Oeunda c'est-à-dire un être supérieur. Où vivent les Oeunda? On ne saurait le dire, mais quelques-uns d'entre eux sont revenus dans l'Australie en y apportant des inventions nouvelles : ce sont les blancs. Les autres habitent sans doute dans de lointaines îles fortunées.

*
* *

Une tribu du sud attribue l'origine du langage à une vieille femme nommée Wurruri qui vivait dans l'est et se promenait la nuit, un bâton à la main, pour éteindre les feux autour desquels les gens dormaient. Quand elle mourut, les tribus les plus éloignées se réunirent pour se réjouir de sa mort; les Ramurgiras, arrivés les premiers, se

mirent à manger de sa chair et commencèrent immédiatement à parler; les autres tribus de l'est, arrivées ensuite, mangèrent le contenu des intestins, ce qui leur fit parler un langage différent. Les tribus du nord, venues les dernières, dévorèrent ce qui restait et parlèrent un autre langage.

Les langues australiennes, qui ne se rattachent à aucune famille linguistique, se divisent en effet en plusieurs groupes. L'on ne sait rien ou peu de choses des idiomes du centre et du nord. Il ne s'y rencontre ni sifflantes ni aspirations; les lettres sont peu nombreuses. Les mots se forment au moyen de suffixes, l'élément dérivatif est placé après le radical comme dans les langues classiques. Les particules destinées à rendre l'idée des différents cas sont fixées après le nom. L'idée de genre est complètement absente, l'idée de nombre peu développée.

Le système de numération des Tasmaniens et des Australiens voisins du lac Macquarie était des plus restreints : il comprenait les nombres 1, 2, 3, 4 et un autre qui signifie grande quantité. Près d'Adélaïde et d'Encouter bay, les indigènes comptaient jusqu'à 3 seulement.

Ils ne paraissent pourtant pas complètement dénués d'intelligence, ils ont une mémoire mer-

veilleuse, ils reconnaissent après des mois ou des années tel ou tel endroit où ils n'ont fait que passer. Ils y remarqueront un changement insignifiant, un arbre abattu, une roche déplacée; mais la plupart d'entre eux ne sont pas sortis de la vie sauvage. Ils imitent parfaitement. S'il y a quelqu'un qui ait un tic, ils le saisissent à l'instant et le rendent avec vérité. Ils apprennent vite le langage des prisons quand ils sont enfermés avec des malfaiteurs, et arrivent à dépasser leurs maîtres. Ils vivent campés par troupes et ne construisent pas de huttes permanentes. L'été, de simples branches de gommier entre-croisées et appuyées contre quelques bâtons plantés en terre les garantissent du soleil et des vents chauds; l'hiver, ils détachent des arbres de grands lambeaux d'écorce de huit à dix pieds de hauteur et les entrelacent autour des pieux. Ils se serrent les uns contre les autres. Quand il s'agit d'établir un campement, les femmes coupent, cassent, ramassent des branchages et en font un abri du côté d'où vient le vent. D'autres s'abritent les reins avec des fragments d'écorce et devant eux ont leur petit foyer. Les plus civilisés ont des campements de cinq à six huttes, paraît-il, même de cinquante.

Autrefois, dans l'ouest, le chef avait pour successeur le fils aîné de sa seconde femme : à l'âge de dix ans on enfermait ceux de la première femme, on les engraissait et on les mangeait. On tue généralement les filles cadettes, on ne conserve que l'aînée. Les mères nourrissent leurs enfants jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, mais pas un sur trois n'arrive à l'âge de trois ans. Presque partout, les enfants appartiennent à la mère ; ils ne connaissent le plus souvent que la parenté par les femmes.

***

En général, la propriété n'est pour eux une notion ni bien claire ni bien nette ; c'est une combinaison curieuse du système patriarcal et du système communiste. Les exemples de propriétés individuelles sont rares : peut-il du reste en être autrement, puisque chez les tribus qui ont conservé leurs anciennes coutumes, l'habitation est essentiellement temporaire? l'unité sociale est d'ordinaire la famille.

On comprend que dans une société ayant une forme aussi rudimentaire, il n'y ait point de justice ni de pénalité organisée. Cependant, dans cer-

taines peuplades, on punit le coupable en le forçant à rester debout au milieu d'une dizaine ou d'une quinzaine de ses compagnons, pendant que ceux-ci lui lancent leurs javelots, dont il ne peut se garantir que par un étroit bouclier. Lesson raconte qu'il vit punir une sorcière à laquelle on donna quelques coups de casse-tête.

La navigation est peu avancée ou même complètement inconnue : les uns se servent d'un tronc d'arbre creusé, les autres d'un radeau formé de quelques gaules reliées par des branches.

Le costume est des plus simples. Ils se frottent le corps d'huile de poisson, et ils ne se lavent jamais, de sorte que leur peau est couverte de graisse, de sable, de cendre, d'ordures, et reste dans cet état jusqu'à ce qu'ils se baignent soit dans l'eau de la mer, soit dans des fleuves où ils seront tombés par hasard. Ils sont couverts de vermine et exhalent une odeur repoussante. Quelques-uns, plus élégants que les autres, se tracent sur le visage et sur le corps des lignes bleues et rouges et des cercles autour des yeux ; mais alors ils prennent bien garde de ne pas approcher de l'eau, qui pourrait abîmer ces ornements. Ils ne peignent jamais leur chevelure :

cependant plusieurs ont soin de la teindre avec de l'ocre. Les chefs y mêlent des plumes, des os, des dents d'animaux, et même de la mousse. Parfois ils la parfument; ils ont pour cela un moyen des plus originaux : ils posent sur leur tête des entrailles de poisson, et ils laissent aux rayons solaires le soin de les fondre, pour que la graisse se répande dans leurs cheveux. Ils n'ont jamais d'autres vêtements qu'une ceinture faite d'herbes nattées, ou de peau et qui leur sert à suspendre leurs armes; ils portent sur l'épaule un morceau de peau d'opossum; les plus riches y ajoutent, pour compléter leur toilette, un collier de coquillages.

*
* *

Ils n'avaient autrefois que des haches en pierre ou en serpentine, taillées grossièrement, et dont la partie tranchante est fixée au bois avec de la gomme, et des armes en bois de fer : une massue en bois très dur, garnie quelquefois de pointes; une lance souvent barbelée; le muttak, qui se compose d'un bâton dont l'extrémité tenue à la main est élargie en forme de crosse munie d'une douille où l'on place un javelot de 3 mètres auquel cette fronde d'un nouveau genre imprime une vive

impulsion ; des espèces d'épées de bois avec lesquelles ils châtient leurs femmes ; des boucliers longs de $0^m,80$ à $0^m,90$, larges de $0^m,12$ a $0^m,15$ et munis d'une poignée en forme d'anse. A l'extrémité de certaines lances se trouvent des pointes acérées faites d'os de poisson ou de dents de kangarou et fixées au bois avec de la gomme ou des fibres nerveuses. Les tribus du nord sont les seules qui possèdent l'arc. Ils portent d'ordinaire trois, quatre ou cinq lances. Ils lancent leur javelot avec force et adresse et atteignent le but à 70 ou 80 pieds.

L'arme la plus originale est le boumerang. On sait que cette arme singulière est un morceau de bois recourbé qui, lancé avec adresse, revient à son point de départ. M. Depping, dans son livre sur *la force et l'adresse*, a rassemblé quelques exemples curieux de l'habileté des Australiens.

Tel indigène lance le boumerang de la main droite, et le rattrape dans la main gauche, et réciproquement. Avec ce projectile, on atteint de la manière la plus précise, des objets cachés par d'autres corps, par exemple des oiseaux et des petits animaux blottis derrière un arbre ou derrière une maison. Les objets plus rapprochés, on les atteint également par un certain coup de revers

(backstroke), en ayant soin de jeter le boumerang sous un angle particulier. On a fait l'essai de le lancer autour du grand mât d'un navire, de manière à ce qu'il revînt, après un long trajet, tomber auprès du mât de beaupré.

On pourrait calculer mathématiquement la courbe que décrit le boumerang. Le commodore Wilkes, qui commandait la célèbre expédition scientifique des États-Unis autour du monde, fit lui-même des expériences avec cet instrument, et, dans son grand ouvrage, il a tracé la figure des courbes décrites par le projectile, quand on le lance sous des angles de 22, de 45 et de 65°. Le mouvement le plus singulier est celui qui s'accomplit sous l'angle de 45°. Le vol du boumerang s'effectue alors en arrière, l'individu qui le lance tourne le dos à l'objet qu'il veut frapper.

-Il est curieux de remarquer que les feuilles d'eucalyptus ont la même forme que le boumerang; quand le vent les fait voler, à un moment donné, elles reviennent en arrière. N'est-ce point, dit M. Richard Cortambert, ce qui a donné aux Australiens l'idée de cette invention, qui leur a fait attribuer parfois une intelligence supérieure et qui ne serait qu'une copie de la nature ?

On a essayé, en Europe, de lancer le boumerang

et l'on y est parvenu. Dans son livre sur l'*unité des forces physiques*, le P. Secchi explique théoriquement comment la force de translation du boumerang peut se transformer en force de rotation. D'après M. Charnay, le retour du boumerang serait un phénomène des plus simples qui aurait sa cause dans ce fait que les deux branches de l'instrument ne sont pas dans le même plan. A un certain moment donné, il y a déplacement du centre de gravité et l'arme vient retomber aux pieds de celui qui l'a lancée, exactement comme le cerceau qui, après avoir été projeté en avant, rétrograde tout un coup.

Avec les armes terminées par des crochets, les Australiens retirent les opossums et les chats sauvages des creux des arbres où ces animaux se tiennent cachés dans le jour.

Leur adresse pour monter sur les gommiers est remarquable : le tronc est droit et souvent dépourvu de branches jusqu'à vingt ou trente pieds de hauteur ; ils sont d'ailleurs trop gros pour qu'on les puisse embrasser. Les indigènes font dans le tronc des entailles qui leur servent ensuite comme les barreaux d'une échelle où ils posent successivement les mains et les pieds.



Leur nourriture consiste dans les produits de la pêche et de la chasse. Les femmes pêchent avec un hameçon fait d'un morceau de coquillage ; ce sont elles aussi qui vont récolter les huîtres sur les rochers. Le filet a été introduit dans le nord par les navigateurs malais. Ils pêchent les anguilles en fouillant le fond de l'eau avec leurs lances ; la loutre, dit Stuart, ne les dépasse pas en habileté.

Pour chasser le kangarou, ils mettent le feu aux pâturages naturels ; l'animal, en s'enfuyant, tombe dans l'embuscade que lui ont tendue les naturels, et il est bientôt percé de leurs zagaies. Pour atteindre les animaux qui vivent sur les arbres, l'Australien, laissant au pied de l'arbre sa femme ou un de ses compagnons, monte à la cime, celui qui est au bas de l'arbre allume du feu, l'animal, suffoqué par la fumée, grimpe, et tombe sous les coups du chasseur qui l'attend.

Leur compagnon de chasse est le chien dingo ; ils partagent entre leur femme et leur chien ce que leur estomac se refuse à contenir. Mais parfois, pressés par la faim, ils sont réduits à se nourrir de leur chien. Beaucoup ne peuvent se résoudre à se séparer de cet utile serviteur ; ils aiment en-

core mieux sacrifier les vieilles femmes de la tribu, qui, du reste, n'ont plus la force de leur rendre aucun autre service, étant complètement incapables de travailler. Quand ils n'ont ni chien ni vieille femme à manger, ils se nourrissent même des morts. Ils ne sont cannibales qu'en temps de disette ; ils ignorent presque les diverses sortes d'anthropophagie usitées chez tant d'autres peuples : les uns mangent leurs semblables parce que la chair humaine est plus savoureuse que celle de tout autre animal ; les autres parce qu'en découpant le cœur de l'ennemi massacré, ils croient s'infuser en quelque sorte le courage ; chez d'autres encore, l'anthropophagie est une croyance religieuse : les sacrifices humains sont en vigueur, et, comme le faisaient tous les peuples anciens, après avoir offert aux dieux le sacrifice consacré, ils dévorent la victime : et naturellement l'homme est la victime la plus agréable aux dieux. Les Australiens sont moins barbares.

Ils ne mangent leurs semblables que faute de mieux, bien qu'ils n'aient aucun scrupule à s'en nourrir (1), et leur préfèrent de beaucoup les kangarous, les casoars, les lamantins, les dugouges, les

(1) A. de Fontpertuis, *Revue scientifique*, 1882.

petits poissons, les rats, les écureuils, les serpents, les lézards et même, au besoin, les fourmis; ils aiment beaucoup les fruits de l'arbre à pain et la farine du nardou. Quand une baleine vient échouer à la côte, leur joie est indescriptible; car cet heureux événement leur permet de satisfaire leur voracité pendant plusieurs jours; ils s'établissent sur son dos, en détachent des morceaux qu'ils avalent, pénètrent dans l'intérieur du corps pour ne rien laisser perdre, et en sortent tout couverts de graisse, après s'être repus de cette chair souvent corrompue: ne pouvant plus rien engloutir, ils vont se coucher près de là attendant que la digestion soit faite pour pouvoir dévorer de nouveau les lambeaux de chair pourrie et infecte qu'ils ont emportés. Mais ils ont rarement cette bonne fortune : leur nourriture est d'ordinaire peu abondante, et ils sont toujours trop affamés pour prendre le temps de la goûter et de faire une bonne cuisine.

*
* *

Ils allument du feu par le frottement de deux morceaux de bois : c'est une opération longue et pénible.

On retrouve ce procédé à Sumatra, au Kamt-

chatka, en Chine, à Ceylan, chez les Gauchos de l'Amérique méridionale. Des peuples plus ingénieux l'ont perfectionné, mais c'est le moyen primitif le plus simple. Néanmoins les Australiens regardent cette invention comme une merveille : Ils ont relativement à son origine une légende rapportée par M. Joly, dans son livre sur *l'Homme avant les métaux*.

Un petit *handicoot* (animal assez semblable au cochon d'Inde) était d'abord seul possesseur du feu, et il refusait obstinément de le partager avec les autres animaux. Ceux-ci lui envoyèrent le pigeon et le faucon pour obtenir, par leurs prières, l'objet de leur convoitise. Voyant ses supplications inutiles, le pigeon recourut à la force ouverte : le *handicoot*, en se défendant, laissa tomber le feu, qui allait s'éteindre pour toujours dans la rivière, quand le faucon, d'un coup d'aile, le lança sur les herbes sèches de la rive opposée. Des flammes jaillirent, et l'homme put entrer en possession du feu.

Cette légende indique-t-elle que l'Australien autrefois ignorait la manière de produire le feu : cela nous paraît bien invraisemblable. On a dit, pourtant, que les Tasmaniens ne le savaient pas. Ils avaient, tout au moins, beaucoup de difficultés

à se le procurer : leurs femmes avaient pour mission spéciale de porter des torches jour et nuit allumées, et destinées à guider la marche de la tribu à travers les forêts. Presque toujours chaque famille australienne emporte avec elle un cône de banksia, dont la combustion lente permet de conserver longtemps le feu. Quand celui-ci vient à s'éteindre, on entreprend des voyages quelquefois assez longs pour aller le rallumer chez une autre tribu. Mais peut-être est-ce un scrupule religieux tel que celui qui existait chez les Grecs et les Romains.

On ne comprend point que l'homme puisse exister sans le feu, et il semble bien douteux qu'une tribu, si sauvage soit-elle, ne le connaisse pas. Il serait déjà bien difficile d'admettre que, le connaissant, elle ne sache point l'allumer : il est plus probable que, sachant l'allumer par des moyens ordinaires, elle se fasse un devoir de n'employer que les procédés recommandés par les ancêtres et consacrés par la religion, et qu'elle n'emploie même que certaines essences de bois ; c'est ce qu'on a vu dans l'antiquité : le culte du foyer était universellement pratiqué ; il y avait des rites solennels pour allumer le feu, et c'était un sacrilège que de le laisser s'éteindre : si ce malheur arrivait. la famille ainsi frappée allait le rallumer soit au

foyer de la cité, au *prytanée*, soit à un sanctuaire vénéré, parfois très éloigné (1). Peut-être y avait-il en Tasmanie quelque chose d'analogue.

Les Australiens, qui allument le feu si difficilement, sont de mauvais cuisiniers. Ils n'écorchent point les petits animaux, ils les épilent et les font cuire dans leur jus. Ils n'ont point de poterie, mais des espèces de sacs en jonc, parfois des vases en écorce. On sait que l'invention de la poterie indique une civilisation déja assez avancée.

Ils n'ont guère de goûts artistiques. Cependant leur voix est assez flexible, ils possèdent une flûte de roseau. On cite aussi quelques essais de sculpture, des arabesques tracés sur un manche de lance ; on a même vu, aux environs de Sydney, sur des roches, des images grossières d'oiseaux, de kangarous et d'homme. Comme l'a dit Théophile Gautier, « l'idéal tourmente les natures mêmes es plus grossières. Le sauvage qui se tatoue, se barbouille de rouge ou de bleu, se passe une arête de poisson dans le nez, obéit à un sentiment confus de la beauté. Le goût de l'ornementation distingue l'homme de la brute plus nettement que toute autre particularité. Aucun

(1) Fustel de Coulanges, *la Cité antique*, p. 21.

chien n'a eu l'idée de se mettre des boucles d'oreilles.» Mais, somme toute, l'art des Australiens ne donne point d'eux une idée bien haute.

Tel était l'état de ces peuplades quand les Européens les virent pour la première fois. Les premiers Européens furent sans doute les Portugais. On n'en a pas de preuves positives, il est vrai. M. Major croyait avoir mis hors de doute que dès 1601 une partie des côtes du nord avait été reconnue par Manuel Godinho de Eredia. Des documents précis publiés par MM. Ruelens et Hamy, il résulte que Godinho ne décrivait que par ouï-dire une terre nommée Luca Antara, très riche en or, qui n'est pas l'Australie, mais une des îles voisines de Java, probablement Sumba. Il serait du reste étrange que l'on eût eu dès cette époque connaissance des mines d'or : nous croyons plutôt que si les navigateurs qui ont découvert l'Australie n'y sont pas restés, c'est qu'ils n'y ont trouvé ni or ni épices.

Néanmoins il semble probable que les Portugais eurent de très bonne heure des notions exactes sur l'Australie, au moins par les relations des pilotes malais. Une découverte directe est même très probable.

Dès 1511, les Portugais avaient occupé Malacca

qui constitue dès lors un nouveau centre d'opérations vers les parties orientales; en 1516, ils arrivèrent à Canton; la même année aux Moluques; en 1523 ils découvrirent Bornéo; en 1525, les Célèbes; en 1526, la Nouvelle Guinée. En 1525, Gomes de Sequeira allant de Bornéo aux Célèbes fut entraîné par les vents jusqu'à une terre peuplée de noirs, à trois cents lieues de là. La carte de John Rotze (1542), écrite en français, contient des noms portugais. Godinho de Eredia semble, d'après M. le docteur Hamy, faire mention de la Nouvelle Zélande, habitée par une *gente bianca agreste* (race blanche sauvage), portant des chemises tissées d'herbes (1606).

Conformément aux habitudes de l'époque, les Portugais tinrent, comme ils l'avaient fait en Afrique, leurs découvertes secrètes : ils ne voulaient pas communiquer aux commerçants rivaux la route mystérieuse des terres nouvelles. N'a-t-on point vu de même de nos jours des négociants conserver sans les montrer des cartes exactes de certaines régions polaires où pourtant ils ne pouvaient faire que des bénéfices insignifiants? Du reste, par suite du partage de ces terres, fait par le pape, ils devaient cacher leurs explorations, qui sans cela n'auraient profité qu'aux Espagnols.

Il en résulte que la plupart des cartes ne montrent pas les traces des expéditions récentes : par exemple celles de Domingo Texeira (1573), d'Evert Gijsbertsoon (1599), de Diego Homem (1558). Le gouvernement avait défendu sous peine de mort la publication de toute carte indiquant la route des colonies de l'Hindoustan.

Amplifiant des données exactes, toutes locales, les géographes du temps rattachaient les terres nouvellement découvertes à un continent fantastique qui formait sans interruption le pourtour de la mer du sud. Dès 1519, Johann Schoner admettait la nécessité d'un grand continent australien s'étendant tout autour du pôle sud; il lui semblait inadmissible que le Créateur n'ait pas établi une juste balance entre les terres et les mers (1). Dans le globe de Mercator de 1541, le continent austral (découvert dit-il, par les Portugais en 1500) occupe toute la partie méridionale, ainsi que dans la carte d'Ortelius de 1570, dans la *Cosmographie universelle* d'André Thevet, et dans une carte de 1606, de Godinho de Eredia, qui la nomme terre des Perroquets. C'est seulement après le voyage de Tasman en 1642 qu'on fut convaincu que le continent austral ne s'étend pas jusqu'aux pôles.

(1) Cf. Brunialti, *La spedizione antartica* (1881).

*
* *

Les plus anciennes cartes connues de l'Australie sont des cartes françaises. Celle d'Oronce Finé, de Briançon, signale le continent sous les noms de *Java la grande* et de *Région patalis* (1531). Citons aussi celles de Jean Rotz (1562), du Dieppois Nicolas Vallard (1547). Les marins normands allaient très loin dans ces parages : nous avons le récit des voyages de Jean Parmentier, qui visita le Brésil, Madagascar, Java, et mourut à Sumatra.

La mappemonde de Mercator de 1569 représente Sumatra, Java, les Moluques (Beach, Lucach, royaumes pleins d'aromates) et, au sud, un vaste continent qui présente un grand golfe renfermant une petite île, « *Java minor, nunquam visa.* »

Les cartes françaises sont plus exactes. La carte de Henri II se rapproche de l'ancienne théorie du continent austral, Java la grande, séparée de Java par le Rio Grande ; on y voit le *cap de Grâce, la Coste blanche, la baye Brasille* (sans doute une baie où les navires venaient chercher le bois de teinture appelé bois de Brésil). Dans l'intérieur du continent, l'auteur de la carte a peint un lion, un château, un roi assis sous les arbres, une femme couchée sous des rochers ; détails qui font honneur à son imagination plus qu'à son exactitude !

Mais les autres noms qu'on relève sur cette carte *coste des Herbages*, *coste Périlleuse*, *baie Perdue*, ne révèlent-ils point des expéditions ayant réellement eu lieu? La carte du pilote Guillaume le Testu (1554) est très remarquable : il était originaire, non point de la ville française de Grasse en Provence, comme on l'a dit, mais de la ville François-de-Grâce, c'est-à-dire du Havre. Un marin saintongeais, Jean Alphonse, dans sa *Cosmographie* inédite, écrite à la Rochelle de 1542 à 1545, raconte *qu'il a vu* la terre ferme de la grande Jayve, qui va jusqu'au-dessous du pôle antarctique.

En 1606, un Espagnol, Luis Vaez de Torres, traversa de l'est à l'ouest le détroit qui sépare la Nouvelle Guinée de la péninsule du Cap-York, mais sans voir le continent.

Un portulan italien de 1578 montre la côte occidentale avec cette légende : *Meridionnal discoperta novamente*.

Les Hollandais ne tardèrent pas à suivre les Portugais et les Français. Ils ont eu le mérite de moins cacher leurs découvertes; par là ils les ont fait entrer dans l'histoire, tandis que celles des autres peuples sont encore enveloppées dans le brouillard des origines contestées.

L'*Augmentum descriptionis ptolemaicæ* Wigt-

fliet, publié en 1598, contenait le curieux passage suivant : « La terre australe est la plus méridionale de toutes les contrées du monde, elle est séparée de la Nouvelle Guinée par un étroit canal. Jusqu'à présent on n'en connaît pas les côtes, parce qu'après quelques voyages, cette route a été abandonnée et que le pays est rarement visité, si ce n'est quand les marins y sont poussés par les gros temps. La terre australe commence à deux ou trois degrés de l'équateur, et selon quelques-uns, son étendue est telle que si elle était complètement explorée on pourrait la regarder comme une cinquième partie du monde. »

En 1606, le yacht *Duyfken* (*la Colombe*), dont quelques matelots furent massacrés par les indigènes ; en 1616, en 1617, en 1618, en 1619, en 1622, d'autres vaisseaux hollandais découvrirent, entre autres contrées, les terres d'Endracht, d'Edel, de Leenwin. En 1622 le *Pera* et l'*Arnheim* abordèrent à la terre qu'ils saluèrent du nom d'Arnheim. En 1628 Carpenter trouva le golfe de Carpentarie. Des navires de commerce, détournés de leur route par les vents, découvrirent accidentellement en 1627 et 1628 les terres de Nuyts et de Witt. En 1636, une expédition officielle, envoyée de Batavia, reconnut la terre de Van

Diémen, à l'ouest de la terre d'Arnheim. En 1642, Abel Tasman explora les côtes de l'ouest et du sud et découvrit l'île de Van Diémen, appelée aujourd'hui avec justice Tasmanie. « Pour obtenir la connaissance complèle de ces vastes contrées, dit-il, il ne reste plus qu'à reconnaître si la Nouvelle Guinée ne forme qu'un continent avec la grande terre du sud ou si elle en est séparée par des canaux et des îles, et si la nouvelle terre de Van Diemen tient ou non à ces deux grandes contrées ou à l'une des deux. » Dans son voyage de 1644, Tasman explore le golfe de Carpentarie. On ne connaît pas encore complètement l'histoire de ses voyages, mais ce que nous en savons suffit pour lui mériter le nom de premier explorateur sérieux.

Dampier en 1699, le commodore Wilhelm de Vlamingh en 1697, séjournèrent peu de temps dans cette région.

« Cent vingt-six ans, dit M. Vivien de Saint-Martin, s'écoulent après la belle exploration d'Abel Tasman.

« ... L'aspect stérile de la plupart des côtes où les marins avaient touché, et la barbarie des misérables sauvages qu'on y avait aperçus, éloignaient toute idée de poursuivre des explorations dont le

commerce n'avait rien à tirer. Les parties du continent moins déshéritées, celles qui bordent la côte orientale, étaient précisément les seules qui n'avaient pas été vues. »

La découverte en était réservée à James Cook. En 1770, il aborda à la pointe sud-est du continent, sans découvrir pourtant le détroit de Bass. Il remonta toute la côte orientale jusqu'au détroit de Torres et donna à cette nouvelle région le nom de *New South Wales*, qu'elle a conservé. A son retour en Angleterre, Cook fit une description séduisante du pays qu'il avait visité. Comme toutes les nations d'aujourd'hui, l'Angleterre ne savait comment se débarrasser de ses criminels : les entasser dans des prisons était à la fois dispendieux, dangereux, inutile : on songea à les envoyer en Australie, espérant qu'aux antipodes ils pourraient s'améliorer, être employés à des travaux utiles.

En 1787, le 18 janvier, le gouverneur Philipp, avec onze navires portant 270 soldats et 850 *convicts*, dont 250 femmes, débarquait dans la baie Botanique (Botany bay). Sept jours après, ayant découvert la baie du Port-Jackson, il y transféra le siège de la colonie et fonda Sydney. Dès 1789 eut lieu une première tentative de reconnaissance intérieure, mais l'on fut toujours arrêté

par des ravins impraticables et des chaînes de rochers bordées de précipices. En 1813 seulement la crête fut franchie. En 1796, le gouverneur permit aux convicts d'ouvrir un théâtre, qui leur rappelait la mère patrie; le 16 janvier eut lieu la représentation; le prix était de 1 shilling (1f,25), « payable en argent, en farine, en viande ou en vin. »

En 1797, le capitaine Mac-Arthur fit venir du Cap cinq brebis et trois béliers, qu'il croisa avec dix brebis de Bengale. Encouragé par ses progrès rapides, il demanda, mais en vain, des secours en Angleterre. C'est à ses frais qu'il amena 400 brebis saxonnes; en 1823, il vendait à Londres 12 balles de laine pour 2 200 francs. Aujourd'hui il y a dans l'Australie 30 500 000 moutons.

On pouvait croire encore que l'Australie n'appartiendrait pas tout entière aux Anglais; en 1687, un petit-fils du fameux Jean Guiton, maire de la Rochelle, neveu du grand Duquesne, le lieutenant-général Abraham Duquesne Guiton, allant à Bangkok, avait vu les côtes sud-ouest de l'Australie. En 1718, Law, désirant inspirer aux Français le goût des colonies, avait fait imprimer un mémoire qui tendait à prouver que la terre de Nuyts était un pays fertile. D'Entrecasteaux, en 1792,

explora une partie des côtes. La Pérouse visita Botany bay, l'amiral Baudin donna à la côte méridionale le nom de terre Napoléon ; mais les Français ne songeaient pas à coloniser l'Australie, restée anglaise comme les Indes.

En 1811, Sydney prit un aspect régulier sous le gouvernement de Macquarie. De 1818 à 1822, le capitaine Philipp King dressa une carte complète du littoral australien.

En 1836, le territoire méridional de la colonie où Port-Philipp avait été découvert par Murray en 1802, était acheté aux indigènes pour trois sacs de verroteries, dix livres de clous et cinq livres de farine. L'année suivante, une nouvelle colonie fut constituée sous le nom de South Australia ou Australie du sud. En 1829, l'Australie occidentale avait été érigée en colonie. En 1803, la Tasmanie avait été occupée par le lieutenant-colonel Collins ; il emmenait avec lui 307 forçats ; débarqué d'abord dans la province actuelle de Victoria, il regarda ce pays comme stérile ! Il s'embarqua alors pour la Tasmanie. Des officiers avaient trouvé cependant près de Port-Philipp, dans un fleuve, des paillettes brillantes, sans doute de l'or, qu'ils prirent pour du mica. C'est en 1834 que MM. Henty amenèrent quelques moutons

dans ces pâturages de Victoria qui en renferment aujourd'hui d'innombrables quantités. En 1856, M. Lousdal fonda Melbourne.

Depuis cette époque, les explorations ont été nombreuses, bien qu'elles n'aient pas encore complètement réussi à soulever le voile qui cache la mystérieuse Australie centrale.

*
* *

En 1812, Lawson traversa les montagnes Bleues. En 1813 et 1814, M. Evans découvrit deux grandes rivières, le Macquarie et le Lachlan. Le gouverneur Macquarie organisa dès lors une série d'expéditions. En 1817, Oxley explora les rivières Macquarie et le Lachlan; arrêté par des marais, il en conclut, bien à tort, que le centre de l'Australie était occupé par une vaste mer. Il découvrit à son retour le Hastings.

De 1828 à 1831, le capitaine Stuart découvrit le Murray et le descendit jusqu'au lac Alexandrina, mais ne put trouver le vrai passage pour gagner la mer. Le capitaine Burker voulut reconnaître s'il existait quelque communication entre le lac Alexandrina et la mer, mais il fut massacré par les indigènes près de l'embouchure du Murray, dès le début de son expédition.

De 1831 à 1836, Mitchell explora le Darling, découvert par Stuart; il compara le territoire de Victoria au paradis terrestre et lui donna le nom d'*Australia felix;* il reconnut que le Darling se jette dans le Murray, remonta les rivières Glenelg, Yarraine, Hopkins, etc., et parcourut les monts Grampiens et les Pyrénées australiennes.

John Eyre, accompagné de son fidèle serviteur noir Wylie, parcourut en 1837 les grandes plaines qui s'étendent vers le Murray, au nord de la colonie de Victoria; l'année suivante, il se tourna vers l'ouest et accomplit un voyage des plus pénibles dans la terre de Nuyts, plaine aride, sans eau. En 1839 et 1840, il découvrit les lacs Torrens et Eyre.

En 1844, le capitaine Stuart tentait la traversée du continent. Parti le 10 août d'Adélaïde, il arrivait au centre géométrique de l'Australie le 8 septembre 1845, mais il ne put aller plus loin dans ce désert aride : à bout de forces, il rentrait mourant à Adélaïde, le 19 janvier 1846.

Un jeune naturaliste prussien, Louis Leichardt, établi à Sydney depuis quelques années, fut pris lui aussi de la passion des découvertes : le 13 août 1844 il partait, dans l'intention de rechercher un fleuve facilitant les communications de la

partie orientale avec la côte septentrionale. Il arrivait à Port Essington le 17 décembre 1845, ayant parcouru 3 000 kilomètres. En mars 1846 il rentrait à Sydney, où le croyant mort, on avait déjà célébré un service funèbre en son honneur. Il avait découvert de vastes et excellents pâturages. L'année suivante il repartait de la baie Moreton, pour tenter de traverser le continent de l'est à l'ouest. Dix-sept ans s'écoulèrent sans qu'on eût de ses nouvelles. Ses dernières lettres sont datées du mois d'avril 1848. Les expéditions d'Auguste Gregory en 1858, de Mac-Intyre en 1864 n'avaient pu faire retrouver ses traces. C'est en 1874 seulement qu'on apprit qu'il était mort de soif, de faim et de fatigue. Un des voyageurs, Classen, survécut à ses compagnons : il vécut plusieurs années au milieu d'une tribu d'indigènes : il y jouissait d'une grande autorité et y avait femmes et enfants ; mais une surveillance incessante l'empêchait de regagner les établissements européens. En 1880, un squatter nommé Skuthorpe a trouvé son tombeau, son journal de voyage et celui de Leichardt. On avait à tort redouté que celui-ci n'eût été dévoré par les noirs.

En 1848, Kennedy quittait la baie Rockingham pour explorer la péninsule du cap York. Mais

près de l'extrême pointe de la péninsule il succomba sous les coups des naturels. Son fidèle compagnon indigène, nommé Jackey, parvint à se sauver et rapporta le journal de son maître.

La même année Roe partait de York dans l'Australie occidentale et s'avançait également vers l'intérieur, dans la direction du nord-est. Après avoir traversé une immense étendue de terrains couverts de broussailles épaisses, entre-coupé de lacs salins et de marais remplis de criste-marine, il atteignit par 33° 27′ de latitude sud, la chaîne des monts Russel, qu'il ne put franchir.

*
* *

L'année 1850 fut le point de départ d'une ère nouvelle de prospérité pour les colonies. Jusque-là, elles n'étaient pas soumises, il est vrai, au système autoritaire du pénitencier, mais le pouvoir du gouverneur y était considérable : au-dessous de lui, les officiers avaient partagé entre eux les places, et ils formaient une aristocratie qui n'était recommandable ni par son honnêteté, ni par son désintéressement, ni par son amour du travail.

La Nouvelle Galles du sud était administrée

par un gouverneur assisté d'un petit nombre de juges et de conseillers, la plupart officiers. En 1824, on avait placé auprès de lui un conseil suprême composé de l'officier commandant les troupes, de l'archidiacre, du secrétaire colonial, du trésorier et du procureur général. En 1841, la colonie fut dotée d'un conseil législatif composé de trente-six membres, dont vingt-quatre élus. Enfin en 1855 fut établie la constitution démocratique actuellement en vigueur. Le jury avait été introduit en 1828; en 1831 on avait établi le collége australien et lancé le premier bateau à vapeur.

De 1833 à 1849 le nombre des convicts transportés diminuait graduellement. En 1846, de nombreux meetings demandèrent la suppression des envois : les descendants des anciens convicts n'étaient pas moins ardents que les « purs ». La transportation fut définitivement abolie en 1850. Nous montrerons plus tard quelle a été son influence sur la fortune des colonies. Dès lors les colons libres pouvaient venir : ils n'avaient plus à craindre d'être confondus avec les libérés!

La découverte des mines d'or fut pour eux un attrait irrésistible.

On vit tout d'abord dans les placers des scè-

nes scandaleuses. Les mineurs avaient sans cesse à la main le couteau et le revolver. Ils jouaient avec frénésie et perdaient en quelques instants les sommes qu'ils avaient recueillies dans leurs recherches. Des vols, des assassinats, des luttes à main armée n'étaient pas chose rare. Le commissaire royal réprimait les délits quand il le pouvait : la plupart du temps, il était obligé de fermer les yeux; il n'avait pas le moyen de faire respecter son autorité. En 1854, les mineurs refusèrent de payer le droit de 37f,50 auxquels ils étaient soumis. Il fallut envoyer des troupes qui emportèrent les retranchements des rebelles. Le gouvernement remplaça le droit exécré par un droit sur l'importation; des tribunaux spéciaux furent créés, les mineurs s'y soumirent volontairement, car ils se lassaient du désordre qui régnait dans les mines et des craintes continuelles qui les tourmentaient. Tout rentra dans l'ordre, et pourtant la face de l'Australie était changée.

Au retour des mineurs dans les villes, tout augmenta de valeur; la farine fut payée à Melbourne 1 franc le kilogramme, le foin 50 francs les 100 kilos, un chou 3 francs. Un soldat qui avait acheté 2 500 francs quarante hectares, les revendit 3 millions; les ouvriers qui fabriquaient des ma-

chines se faisaient payer 50 francs par jour ; les cabaretiers ont fait des bénéfices de 100 000 francs ; les vices s'étalaient au grand jour.

Mais en revanche la fièvre de l'or avait amené des flots de population. Là colonie de Victoria manquait de bras pour multiplier ses produits, et ses produits manquaient de consommateurs ; l'or les lui donna. Il en résulta que la population fut composée de gens venus de tous les coins du globe qui voulurent rester indépendants, mais néanmoins sentirent le besoin de l'ordre : de là naquit, dans un pays anglais, cette démocratie qui a su accomplir de si grandes choses et qui est plus libre que partout ailleurs.

L'or seul aurait tué l'Australie si des hommes intelligents n'eussent pas compris que l'avenir du pays n'était pas dans l'exploitation des mines, beaucoup de gens s'en sont détournés ; c'est ce qui explique la diminution du rendement.

Grandissant avec une rapidité effrayante, les colonies australiennes marchèrent à pas de géant dans la voie du progrès.

En quelques mois le chiffre de la population avait été décuplé. De grandes villes s'élevèrent comme par enchantement là où la veille campaient les indigènes ; bientôt chemins de fer et lignes

télégraphiques sillonnèrent en tous sens la colonie.

*
* *

Les découvertes géographiques prirent un nouvel essor.

En 1846, Auguste Grégory fit un grand voyage dans le nord de l'Australie occidentale; il y retourna en 1848 avec le gouverneur Fitz-Gérald : tous deux faillirent, comme Orphée, être mis en pièces par des femmes.

Bientôt on allait voir Burke, Mac Kinlay, Landsborough, Stuart, accomplir quatre fois en deux ans la traversée du continent, que l'on eût regardée comme une entreprise insensée dix ans plus tôt, et qui présente encore tant de dangers que depuis 1862 elle n'a été refaite que deux fois.

En 1860, Mac Douall Stuart arriva au centre géométrique de l'Australie, où se dresse le mont Stuart, près d'un monolithe de grès, le pilier de Chamber. L'hostilité des naturels l'empêcha d'aller plus loin, mais le pays lui parut fertile et bien arrosé.

Là même année un désastre frappait la célèbre expédition de Burke. O'Hara Burke, homme entreprenant, d'origine irlandaise, avait l'intention de

traverser le continent du nord au sud. Les frais de son expédition furent fournis par la colonie de Victoria, qui n'épargna aucune dépense. Il avait 16 personnes avec lui, 27 chameaux, 27 chevaux, des vivres pour quinze mois. Laissant en route, la moitié de ses gens avec son lieutenant Wright, Burke traversa heureusement la série de déserts et de vallées qui le séparait du Cooper's Creek; voyant qu'il attendait en vain le reste de sa troupe, il se décide à pousser en avant, ne prenant avec lui que Wills, Grey et King, les plus déterminés de ses compagnons. Le 16 janvier 1861, il partait du Creek pour atteindre, au delà du désert de pierres, le rivage de l'océan Pacifique. Après des fatigues inouïes, il atteignit des collines voisines du rivage, et, n'ayant déjà perdu que trop de temps, se décida à revenir sans avoir aperçu cette mer dont la vue aurait été la récompense de ses efforts héroïques. Il espérait retrouver au campement son lieutenant Brahé; mais celui-ci, après l'avoir attendu quatre mois, c'est-à-dire plus longtemps que ne le portaient ses instructions, craignant de manquer de vivres, était parti le matin même (21 avril 1861). Que faire? Il était difficile aux quatre voyageurs, à pied, fatigués, d'atteindre une troupe bien montée, stimulée par le désir de

rentrer dans la patrie. Après avoir enterré le récit de leur voyage, ils partirent à la recherche d'une station de moutons. Le lendemain, Wright, après un retard inexplicable, arrivait au camp. Ignorant que Burke y était revenu, il part. Les quatre malheureux, abandonnés sans ressources, se traînèrent jusqu'au 24 mai, puis ils retournèrent à l'oasis. Grey était mort dans d'affreuses tortures Laissant Wills expirant de faim et de soif, Burke et King, conservant un dernier espoir, vont à la recherche des naturels; Burke meurt le 29 juin; le lendemain King était recueilli par une tribu qui le nourrit. Ainsi, dans ce voyage, une fatalité étrange voulut que les chances de salut se présentassent toujours trop tard. Cependant l'Australie entière était en proie à une profonde émotion. Mac-Kinlay était parti d'Adélaïde, Landsborough du golfe de Carpentarie, Walker du Queensland, Howitt de Melbourne, pour chercher des nouvelles des explorateurs. Howitt fut le plus heureux : après avoir atteint le Cooper's Creek, il poursuivait ses recherches aux environs quand un jour il aperçut un Européen au milieu des noirs : c'était King, qui lui apprit en pleurant la triste fin de Burke, de Wills et de Grey.

Au mois de décembre 1861, Howitt partait de nouveau pour visiter leurs tombes, et en janvier, tous les habitants de Melbourne honoraient par des funérailles somptueuses et par l'érection d'un monument les restes de ces martyrs de la civilisation.

Ils étaient morts à la tâche, mais ils avaient réussi. La série des grandes expéditions se continua : parti d'Adélaïde en janvier 1861, Stuart, le 24 juillet 1862, déployait le pavillon britannique aux bords du golfe de Van Diémen.

M. Giles, dans une série de voyages dans l'Australie occidentale, découvrit le lac salé Amédée et parcourut une région sablonneuse, accidentée, couverte de broussailles, où, çà et là, on trouve quelques pâturages qui n'ont besoin que d'eau pour pouvoir être mis à profit (1872-1876). En 1873 et 1874, le major Warburton traversa la moitié occidentale du continent, et sur cet espace de plus de 1 200 kilomètres il ne vit que des plaines incultes et put à grande peine échapper à la mort horrible de la soif. John et Alexandre Forrest (1872, 1879, 1880), Gosse (1879), Lewis (1875), Favenc et Briggs (1878), ont accompli de nouveaux et remarquables voyages.

Ainsi l'homme a pris possession des déserts du

centre; il y a construit une ligne télégraphique immense; il parle d'y poser les rails de chemins de fer. Pendant que les explorateurs découvraient les mystères de la région inconnue, les colonies du littoral prenaient leur essor vers la civilisation, et nous allons voir ce que sont devenus ces établissements fondés il y a quatre-vingt-treize ans.

CHAPITRE III

GÉOGRAPHIE POLITIQUE

Division de l'Australie en six provinces. — Leur population — Proportion des hommes et des femmes. — L'immigration des femmes. — Origine des divers habitants. — Les Chinois. — Émigration payée. — Disparition des indigènes. — Mesures prises en leur faveur. — Gouvernement. — Situation financière. — Melbourne, Sydney, Adélaïde, Hobartown. — Fêtes, jeux, chasse. — Instruction publique, religion, moralité. — Armée et marine militaire.

L'Australie se divise actuellement en six provinces : 1° Victoria, 2° Nouvelle Galles du sud, 3° Australie du sud, comprenant l'Australie du nord, 4° Australie occidentale, 5° Queensland (c'est-à-dire Terre de la Reine) et 6° Tasmanie. « Les limites, dit M. Richard Cortambert, ont été tracées d'après le mode américain, elles vont hardiment du nord au sud et de l'est à l'ouest, coupant la terre, connue ou non, en lots énormes. »

Les provinces ont toutes des traits communs : liberté politique, grandes richesses minières et pastorales, peuple entreprenant, ardent au travail et au plaisir ; mais leur indépendance est telle qu'il convient d'étudier chacune d'elles séparément.

La province de Victoria, qui avait 8 000 habitants en 1835, 31 000 en 1845, 365 000 en 1870, en compte aujourd'hui 850 000 c'est-à-dire 10 000 par mille carré. C'est de beaucoup la plus peuplée. Elle l'est en proportion environ 2 fois et demie plus que la Nouvelle Galles du sud, 4 fois et demie plus que la Tasmanie, 33 fois plus que le Queensland et l'Australie du sud, 330 fois plus que l'Australie de l'ouest.

La disproportion entre les deux sexes était fort grande autrefois. Lors des troubles de Ballarat, en 1854, sir Charles Hotham disait que c'était un régiment de femmes qu'il aurait fallu envoyer contre les rebelles.

Les femmes émigrantes amenaient sur les bâtiments des scènes scandaleuses. En 1831 on fit venir d'Irlande cinquante orphelines formées aux devoirs de la vie domestique.

A Sydney Mrs. Chisholw fonda une maison de dépôt où les nouvelles arrivées pouvaient attendre

une position stable. Elle savait où il fallait les diriger, car elle était en relations avec les colons, qui désiraient d'abord avoir des ménagères, et ensuite, quand leurs idées grandirent avec leur fortune, des institutrices pour leurs enfants.

Le recensement de 1881 a constaté la présence de 440 000 hommes et de 410 000 femmes. Pour 100 hommes il y a donc 93 femmes. En 1871, il y en avait 82 ; en 1861, 64 ; en 1851, 67 ; en 1841, 42, et en 1836, 20

Les Chinois, non compris dans le chiffre de 850 000, sont au nombre de 12 000, dont 200 femmes.

Sur les 850 000 habitants de Victoria 375 000, soit 44 p. 100, sont nés dans la province même ; 30 à 35 000 dans les autres colonies australiennes ; 195 000 en Angleterre ; 65 000 en Écosse ; 115 000 en Irlande ; 5 000 dans les autres provinces britanniques. Ainsi sur 17 habitants il y en a 16 qui sont nés sujets anglais. L'émigration a été en 1856 de 95 000 personnes.

La population de Victoria n'augmente plus que par l'excédent des naissances sur les décès. La colonie a renoncé, bien à tort, au système de l'émigration payée, qui produit de si beaux résultats dans les autres colonies. Le calcul dans cette

affaire est bien simple, dit M. Charnay : chaque homme valide, dans la condition de ceux qui étaient amenés, représentait certainement un capital de 2 000 francs ; mettons moitié moins si vous voulez, 1000 francs. Si une colonie moyennant 2 500 000 francs peut transporter 5 000 hommes par an, elle échange simplement son avance de 5 contre un remboursement de 100 ou de 150 qui lui rentre sous toutes les formes, taxes, douanes, travaux, produits, etc. Il se manifeste un mouvement d'émigration vers la Nouvelle Zélande. Les étrangers les moins nombreux sont les Français. On voit à Melbourne un assez grand nombre de juifs allemands. Les Allemands proprement dits sont des agriculteurs prussiens. Il y a aussi des agriculteurs suisses de langue allemande.

Mais il y a des émigrants que la colonie repousse avec horreur, ce sont les Chinois. Les premiers qui s'y établirent en 1857 étaient peu nombreux. Vers la fin de 1848, un navire en apporta tout un chargement. On les méprisait, on leur donna un quartier séparé, un cimetière distinct. Tenaces et patients, ils ne dédaignaient pas les plus minces profits. Sobres, ils se contentaient d'un salaire minime; et leur passion pour le jeu et l'absence de femmes de leur race constituaient un grave

danger. En 1854 Victoria vota un impôt de 250 francs sur chaque Chinois. En 1879 on proposa de rétablir cet impôt, cette motion, repoussée à cette époque, a été adoptée en janvier 1882. En outre, aucun capitaine de navire ne pourra introduire plus d'un Chinois par 100 tonnes de marchandises.

Les indigènes sont peu nombreux. Les Nilgherries, à Pointe Macleay, près du lac Alexandrina, comptaient 3200 habitants en 1842 ; aujourd'hui ils sont 500. Non-seulement ils sont décimés par la phtisie, la rougeole, la petite vérole, mais encore e nombre des naissances diminue.

Ils conservent leurs costumes anciens. Ils n'ont que fort peu de vêtements, pas de huttes ; seulement ils ont des fusils et se servent de petites haches en fer. Le gouverneur Macquarie leur avait fait construire des maisonnettes avec des jardins, ceux-ci restèrent en friche. De temps en temps les sauvages venaient dans la maison ; cela est agréable quand il pleut, disait l'un d'eux.

On a cherché, lors de la découverte des mines, à les utiliser comme policemen à cheval, ils étaient bons cavaliers et intelligents.

Il y a six refuges où ils trouvent du riz, de la farine, du sucre, du thé, de l'arrow-root, du tabac

et un logement. La viande est la récompense du travail. On leur demande, pour leur donner des secours, de cultiver le houblon ou de garder des bestiaux six heures au plus par jour. Mais la faim seule leur met une hache ou une pioche à la main.. « Quand ils sont jeunes, on les envoie à l'école, où ils apprennent à écrire, à calculer, à chanter. A l'église ils n'aiment pas les chants. Pendant le sermon ils se font des grimaces. Les instincts sauvages leur reviennent toujours. Ils reçoivent des étoffes pour s'habiller, mais ils ne changent jamais de chemises ni de bas (1). »

Dans quelques années la race anglo-saxonne sera seule maîtresse de ce pays qu'elle a conquis, colonisé, civilisé. Elle y a introduit ses mœurs, ses habitudes, ses croyances, ses institutions, reconnaissables bien qu'elles se soient modifiées au contact des émigrants des autres nations, et aussi par l'effet de la composition toute spéciale de la population.

*
* *

Le gouvernement est démocratique. Le *Borough*, ou municipalité, constitue une circonscription

(1) M. Charnay, *Six mois en Australie*.

territoriale de 9 milles carrés, peuplée de 300 habitants au moins. L'administration s'y compose d'un conseil de 9 membres présidé par le maire, qui remplit aussi les fonctions de juge de paix.

Le comté, ou *shire*, est une circonscription de 1 000 carrés au minimum (250 h.), disposant d'un revenu annuel minimum supérieur à 25 000 francs provenant d'une taxe levée sur le revenu des biens fonds.

Chaque comté est administré par un conseil électif de six membres, renouvelable par tiers chaque année et qui veille à l'exécution des travaux publics.

Le pouvoir législatif est exercé par deux chambres : l'Assemblée législative, composée de 86 membres émanés du suffrage universel, et le Conseil législatif, dont 50 membres sont renouvelés tous les deux ans par les habitants possédant au moins 25 000 francs en terres ou 2 500 francs de revenu, et par les professeurs, les gradés d'une université, les ministres et les officiers en retraite. Il faut se rappeler que les salaires sont très élevés ; il y a peu d'ouvriers rangés et économes qui ne soient en état de posséder le cens électoral.

Chaque membre du conseil reçoit par an

300 liv. sterl. (7 500 fr.). Le pouvoir exécutif est entre les mains d'un gouverneur et de 8 ministres responsables qui s'engagent par serment à se retirer le jour où ils n'auront plus la confiance de la Chambre. Le gouvernement a le droit de dissolution et le droit d'opposer son veto à tout bill illégal ou dangereux : en pratique, il n'use jamais de ses droits, qui sont pour lui tout platoniques. La liberté de la presse et la liberté de réunion sont entières. Il y a une cour suprême, une cour de vice-amirauté, une cour de dettes. Chaque comté a une cour. Dans les districts, la justice est rendue par des cours spéciales.

En 1851, les revenus de Victoria s'élevaient à 10 millions de francs environ ; en 1879, ils atteignirent le chiffre de 113 millions, mais les dépenses étaient de 123 millions. La dette est d'un demi-milliard.

Mais Victoria a des richesses immenses dans ses mines d'or, son agriculture, ses troupeaux, son industrie. Ses dettes ont été contractées pour l'exécution de grands travaux publics.

Quelques comtés ont des tendances séparatistes.

La colonie possède 180 000 maisons, dont 172 000 sont occupées ; il existe en outre 884 monuments affectés à un service public.



Melbourne, la capitale, possède près de 300 000 habitants; dans ce nombre ne sont pas compris les Chinois. Elle avait 2 300 habitants en 1851, 193 000 en 1871. « Melbourne, dit M. Charnay, rappelle les villes de l'ouest aux États-Unis : Saint-Louis, Louisville ou Cincinnati. L'Américain s'y croirait chez lui. Il y retrouverait ses rues droites et larges, les magasins et les palais de ses importateurs, les clochers pointus de ses églises, façon gothique, les banques monumentales qui s'élèvent à chaque pas, et surtout la multitude de *bars* où il s'abreuve et s'empoisonne. Il s'y croirait d'autant mieux chez lui qu'il reconnaîtrait dans la constitution de la colonie, la constitution de l'État le plus avancé de l'Union. Il y trouverait des projets de loi que ses plus violents agitateurs n'eussent point imaginés; une assemblée soumettant ses résolutions à un plébiscite, des impôts de 25 p. 100 à prélever sur les revenus de tous les habitants riches vivant en dehors de la colonie....

« Les maisons sont basses et plusieurs sont de véritables échoppes : pas de devantures, des égouts à ciel ouvert et, quatre jours par semaine

une poussière aveuglante. Tout le mouvement est concentré dans cinq ou six grandes rues, les petites rues voisines sont encombrées dès le matin de camions ou de chariots. Au delà c'est le désert, mais dans ces limites, c'est la circulation d'une grande ville. La magnificence des banques prime tous les autres bâtiments de la ville. Clubs et hôtels viennent ensuite, puis s'élèvent quelques grandes maisons de détail avec des devantures en glaces et des étalages qu'on remarquerait à Londres ou à Paris. Dans la petite rue Flinders, on voit des édifices de 40 à 50 mètres de façade sur une profondeur égale, hautes de cinq étages, avec sous-sol, et de toutes parts remplies de marchandises diverses. « Il semble qu'il y ait excès de « choses à vendre. » Un journal du mois d'octobre nous apprenait qu'un très grand nombre de maisons étaient en construction à Melbourne et que les demandes de matériaux excédaient de beaucoup la quantité disponible.

« Des communications téléphoniques ont été établies entre les différents édifices du gouvernement.

« Les bâtiments publics ferment à quatre heures ; à six heures la ville est déserte, et c'est un Sahara le dimanche, car le samedi dès midi tout le monde part pour la campagne.

« Le charme de Melbourne est dans sa campagne, dans les jolis villages qui lui font une ceinture verdoyante, et l'on y trouve, non seulement de mignons cottages en briques de couleur, avec leurs vérandas voilées de plantes grimpantes, et leurs jardins inondés de fleurs ; mais aussi des demeures privées somptueuses, placées au milieu de grands jardins ou d'immenses parcs admirablement disposés. La vraie Melbourne est à Saint-Kilda, Brighton, Richmont, South-Java, Calling-word, Carlton, Esmerald, etc. Omnibus et chemins de fer desservent tous ces villages.

« De Melbourne on se rend en pèlerinage à ces endroits divers, on y fait les pique-niques ; ils sont chantés par la muse coloniale et célèbres dans tout Victoria. C'est ici le joli village de Heuleswille, puis Fernshaw et Blackspur. Passé Heuleswille, la forêt devient superbe. Les arbres s'élancent haut dans les airs, tandis qu'au-dessous d'eux s'étend un épais tapis de fougères. La route, bien entretenue, se déroule en courbes capricieuses au milieu des paysages les plus variés : ravins et gorges profondes que fréquente l'oiseau lyre et que traverse l'oiseau rieur ; hauteurs abruptes où éclatent les cris stridents des kakatoès, les fracas des cascatelles et le murmure des eaux. »

La religion et l'État sont séparés. Les épiscopaux sont au nombre de 260 000, les catholiques de 170 000, les presbytériens de 115 000, les méthodistes de 95 000. Il y a un archevêque et deux évêques catholiques, à Melbourne et à Ballarat.

L'instruction est gratuite, obligatoire et laïque.

Il y a 1880 écoles, dont 1320 publiques. Les professeurs y sont au nombre de 5300, et 220 500 élèves fréquentent les écoles publiques, 27 500 les écoles privées.

Melbourne possède une bibliothèque de 8500 volumes, un observatoire national, un jardin botanique et un Institut ou Société royale.

Un lac artificiel, le Yean-Yean, à 19 milles de la ville, l'alimente chaque jour de 618 litres par personne, avec une telle pression que le jet en remplace la vapeur dans un grand nombre de manufactures.

* * *

Les autres villes de la colonie sont Sanddridge, le port de Melbourne (qui est située à deux ou trois milles du rivage), animé comme le Havre ou Marseille, et où l'ensemble des locomotives qui sifflent, des grues qui crient, des vapeurs qui chauffent, ne laisse pas croire que vous êtes si proche

du pôle sud. — Ballarat (40 000 habitants), qui est sillonnée de voitures, et le soir éclairée au gaz, qui est remplie de clubs, de théâtres, de bibliothèques, mais dont les faubourgs sont composés de tentes où viennent bivaquer les derniers arrivants. — Sandhurst (36 000 habitants), qui, moins monumentale, a pourtant des rues larges, plantées d'arbres d'Europe, parmi lesquelles la belle rue Pall-Mall, comparable à celles de Melbourne, une bibliothèque, un théâtre, un jardin public, que les usines, il est vrai, commencent à envahir. — Geelong (24 000 habitants), bon port.

*
* *

La Nouvelle Galles du sud a 730 000 habitants. C'est la plus vieille des colonies, celle dont les autres se sont détachées successivement. Les revenus s'élevaient en 1878 à 140 millions, ses dépenses à 142 millions, sa dette à 292. Les dépenses s'élèvent pour les chemins de fer à 8 millions, pour les travaux publics à 3 300 000 francs, pour la police à 3 800 000 francs,

Il n'y a point de cultes reconnus. Il y a 68 000 anglicans avec 5 évêques et 190 ministres, 56 000 catholiques avec 1 archevêque, 4 évêques et 160 prê-

tres, 30 000 wesleyens, 20 000 presbytériens, etc.

La colonie a conservé le système de l'immigration payée. En 1879 elle a dépensé 75 000 livres sterling pour transporter 6 000 personnes. Elle ne paye le passage que des individus âgés de dix-sept à cinquante ans et de leurs enfants.

En 1881, la Chambre basse a adopté et le Corps législatif a repoussé un bill restreignant les conditions d'admission des Chinois.

Il y a de 6 a 7 000 Allemands; ils sont surtout cultivateurs, horlogers, opticiens, hôteliers. Ils se marient généralement à des Anglaises, et leurs filles oublient vite les quelques mots allemands qu'elles savent : ce phénomène, qui se reproduit presque partout, rend moins dangereuse l'émigration allemande. Les Français, au contraire, les Espagnols, les Italiens, n'oublient point leur langue, et ils s'assimilent même les peuples qui les entourent; ils conservent le souvenir de leur patrie. Les Allemands de l'Australie deviennent assez rapidement de vrais Anglais.

La capitale de la colonie est Sydney, qui a reçu le nom du secrétaire d'État au département des colonies en 1788. C'est déjà une vieille ville; elle est située au fond de la baie de Port-Jackson. Les côtes de cette baie sont très pittoresques : le

voyageur voit se dérouler devant ses yeux des rochers escarpés, puis des plages en pentes douces, bordées de beaux jardins, d'élégantes villas où règne un luxe princier. Sydney est bâti sur une presqu'île terminée par cinq promontoires abritant autant de ports. Le palais du Gouvernement, construit dans le style gothique, domine la mer : les gouverneurs y donnent des fêtes splendides. La société de Sydney est très aristocratique et très mondaine. Les rues sont étroites, tortueuses, en général, mais très animées, sillonnées en tous sens par les voitures. Il y a plusieurs théâtres, plusieurs bibliothèques. Bougainville a élevé en 1825 un monument en l'honneur de la Pérouse.

L'Australie, en effet, est la dernière terre que cet infortuné navigateur ait touchée avant d'aller périr sur les récifs de Vanikoro. Les palais de Sydney ressemblent à de grandes casernes. Il y a pourtant quelques monuments remarquables : l'hôtel de ville, le Trésor. Il y a surtout des arbres, de la verdure, des fleurs ; à chaque pas on voit des squares, et les maisons sont souvent entourées de grands et beaux jardins (150 000 habitants).

Les autres villes de la colonie sont Esmerald-Hill (26 000 habitants), Richmond (20 000), Collingwood

(22 000), Fitz-Roy (22 000), Newcastle, important marché de charbons, etc.

*
.

La vie politique est très active. On suit avec passion les débats parlementaires.

Les membres du Conseil législatif sont nommés par le gouverneur. Il y en a aujourd'hui 44; les quatre cinquièmes au moins doivent être choisis parmi les personnes n'ayant aucun emploi du gouvernement.

L'Assemblée législative se compose de 73 membres : 72 élus par les 60 districts, et un, par l'Université de Sydney. Sont électeurs et éligibles tous les sujets majeurs de la reine, naturalisés depuis cinq ans au moins, ayant deux ans de résidence. Les élections ont lieu tous les trois ans.

Le gouverneur est élu pour sept ans par la couronne. Il nomme et préside le Conseil exécutif, composé de ministres responsables : de plus, le vice-président, le secrétaire, le trésorier, le ministre de la justice, le ministre de l'instruction publique, le secrétaire des terres domaniales, le secrétaire des travaux publics, le secrétaire des mines, le directeur général des postes. Le gouverneur a le droit de veto.

Les écoles privées ou publiques sont au nombre de 1700, elles ont 147 000 élèves. Dans les écoles publiques, la rétribution est au plus de 0f,90 par semaine. L'État dépense 10 millions et demi par an pour les écoles.

Il y a 1200 écoles du dimanche, soutenues par les diverses congrégations ; elles ont 65 000 élèves. Sydney possède une université créée en 1851 et un muséum qui reçoit une subvention annuelle de 3500 francs.

Il y a aussi un certain nombre de sociétés savantes, littéraires, artistiques, et un grand nombre de clubs. Une association a pour but d'organiser chaque année une exposition de serins et de pigeons, une autre l'acclimatation des végétaux utiles. La société de tir donne des fêtes annuelles auxquelles sont conviées les sociétés des colonies voisines et même celles de la Nouvelle Zélande et des les Fidji.



L'Australie du sud est une des colonies les plus intelligentes. C'est elle qui a eu la gloire d'entreprendre et de mener à bonne fin l'établissement d'une ligne télégraphique transcontinentale d'Adéaïde à port Darwin, et ses mines de plomb et de

cuivre ainsi que les produits de son industrie pastorale et de son agriculture, ne peuvent manquer d'augmenter les relations si rares qu'elle a avec l'Europe. Elle sait faire des sacrifices importants pour attirer l'immigration. Elle a repris, en 1873, le système de la payer, et y a consacré 2 500 000 fr. chaque année ; ce chiffre a été réduit à 1 250 000 fr. en 1878. La même année, 4250 nouveaux habitants ont été introduits aux frais de l'État. La loi de l'immigration payée est plus libérale et plus large que partout ailleurs. Le passage gratuit est accordé à tous les ouvriers agriculteurs, terrassiers, mécaniciens, vignerons, et s'ils sont mariés, à leur femme et à trois enfants ; aux domestiques femmes et à trois enfants. Toutes les personnes des professions nommées qui payent leur voyage reçoivent en échange un fonds de terre à choisir d'une valeur de 500 francs pour chaque adulte au-dessus de douze ans, de 250 francs pour les enfants de moins de douze ans. Une fois dans la colonie l'immigrant a liberté entière ; il s'engage seulement à y rester deux ans.

Les avantages que nous avons énumérés ne sauraient s'appliquer aux personnes ayant reçu en Angleterre les secours de la commune comme indigents, aux femmes sans leurs maris ou aux

maris sans femmes, aux filles mères, aux personnes faillies ou couvertes de dettes. Elle doivent être munies de certificats de bonne conduite signés de leurs maîtres ou patrons. Elle sont soumises à l'examen d'un chirurgien qui les déclare exemptes de maladies de cœur ou de poitrine, qui atteste qu'elles ont été vaccinées ou ont eu la petite vérole et qu'elles sont saines de corps et d'esprit et en état de gagner leur vie.

Moyennant quoi, la colonie les transporte, les nourrit et soigne pendant la traversée. En outre elle prend soin des femmes seules jusqu'à ce qu'elles aient trouvé un emploi.

*
* *

Le mouvement d'émigration compense à peu près l'immigration gratuite. En 1878, 10 352 personnes sont venues à leurs frais dans la colonie. 8 174 en sont parties. De juin 1880 à juin 1881, il y a eu 14 440 arrivées et 14 060 départs.

La population était en 1876 de 250 000 habitants : 130 006 hommes et 120 000 femmes. En 1881, elle est, d'après le recensement tout récent, de 286 000 hommes. En 1844 elle était de 17 000; en 1851 de 64 000; en 1861 de 127 000; en

1874 de 185 000. Dans le chiffre actuel, l'élément sud australien entre pour 58 p. 100, les Anglais pour 25 p. 100, les Irlandais 8 p. 100, les Ecossais pour 4 1/2 p. 100.

Le gouvernement de l'Australie du sud est analogue à celui des colonies sœurs. La constitution actuelle date de 1856. Les citoyens âgés de vingt et un ans et possédant une terre d'une valeur de 1125 francs, ou payant un loyer de 612 f, 50. élisent pour douze ans les quarante-six membres du Conseil législatif. Il suffit d'avoir vingt et un ans et six mois de résidence pour prendre part à l'élection des soixante-six députés qui forment tous les trois ans le Corps législatif. Celui-ci prend l'initiative de toutes les mesures financières. Une mesure peu démocratique refuse toute indemnité aux membres des deux Chambres. Le gouvernement et quatre ministres ont le pouvoir exécutif. Le gouvernement métropolitain a le droit d'annuler tout bill contraire aux lois anglaises.

Des conseils locaux sont élus dans les municipalités et dans les districts. Les subventions données aux ministres des cultes ont été supprimées en 1851. Il y a 27 p. 100 anglicans, 15 p. 100 catholiques, 17 p. 100 wesleyens, 8 p. 100 presbytériens et luthériens et 35 p. 100 des sectes diverses ou

sans religion connue. L'instruction est gratuite, obligatoire et laïque. Il y a 310 écoles du gouvernement, qui sont fréquentées par 34 500 élèves. Il y a en outre 290 écoles privées et 580 écoles du dimanche.

Tous les enfants de 7 à 13 ans doivent aller à l'école au moins 35 jours par trimestre.

Le collège normal des instituteurs comptait en 1878 cinquante-six étudiants, dont trente-cinq femmes.

75 p. 100 de la population savent lire et écrire ; 14 p. 100 savent lire ; 11 p. 100 sont complètement illettrés.

Le gouvernement a dépensé en 1878 près de 4 millions pour l'instruction publique. En 1872 il avait donné 50 000 ares de terre à l'Université et ajouté 5 p. 100 à toutes les sommes provenant des donations particulières faites à cet établissement.

Il a dépensé en 1878 9 200 000 francs en travaux publics. Les dépenses se sont élevées cette année à 40 500 000 francs ; sa dette était de 133 millions. Les revenus étaient supérieurs de 700 000 francs à ses dépenses. Les douanes rapportaient 13 millions ; la vente des terres 11 millions.

La capitale de la colonie est Adelaïde, peuplée de 60 000 habitants, et où l'on va élever un palais de Parlement.

En 1863 l'Australie du sud s'est annexé le territoire de l'Australie septentrionale. Le 29 avril 1864, une expédition partait d'Adelaïde, elle fonda Palmerston. Il y a des mines d'or. On en a concédé aux squatters 160 000 mètres carrés, mais personne n'a profité des facilités accordées en 1873 pour le développement de l'industrie agricole. En 1875 le port Darwin a été déclaré port franc.

L'Australie du nord ne compte que 4 000 habitants dont 3 000 Chinois. Port-Essington pourrait contenir des flottes entières.



Le Queensland, dont le rivage est bordé d'une ceinture de coraux n'a que peu de communications avec l'Europe, bien qu'il ait de bonnes baies.

Les richesses sont surtout l'élève des troupeaux et l'agriculture. La situation financière peut se résumer en quelques mots : en 1868 les revenus étaient de 1 950 000 francs, les dépenses de 20 millions de francs; en 1878 les revenus de

3 500 000 francs; la dette est de 225 millions de francs.

La capitale est Brisbane (30 000 habitants); l'une des principales villes est Rockhampton, bien construite, éclairée au gaz et située sur le bord du Fitz Roy, plus large à son embouchure que la Tamise ne l'est à Londres.

La population était en 1859 de 26 000 habitants; en 1871 de 120 000, en 1879 de 200 000. Il y a 65 femmes pour 100 hommes; 60 000 habitants sont nés dans le Queensland, 12 000 en Australie, 36 000 en Angleterre, 25 000 en Irlande, 10 000 en Écosse, 10 000 en Allemagne, 400 aux Etats-Unis, 300 en France, 300 au Canada. Les Polynésiens sont au nombre de 5 100, dont 170 femmes. Il y a 10 400 Chinois et 15 Chinoises. Si on retranche les Chinois et les Polynésiens on voit qu'il y a 71 femmes pour 100 Européens.

*
* *

En 1874 on a repris dans la colonie les opérations d'immigration. De 1861 à 1866 elle avait reçu 36 000 habitants. Dans la seule année de 1879 elle en a reçu 12 800 (dont il est vrai 2 180 Polynésiens). Le passage est accordé gratuitement aux cultivateurs et aux domestiques femmes; on réduit

les prix pour les bergers, vignerons, jardiniers, mineurs, forgerons et charpentiers. Voici comment le *Colonisation act* cotait les salaires en 1877 : ouvriers agricoles, de 1 000 à 1 250 francs par an, avec la nourriture et le logement ; conducteurs et bergers, de 1125 à 1250; briquetiers, charpentiers, menuisiers, forgerons, selliers, maçons, etc., de 10 à 25 francs par jour, non nourris ; domestiques femmes 375 à 1 000 francs.

Les indigènes sont féroces et dangereux : ils se servent de leurs lances avec une dextérité sans égale et peuvent atteindre un ennemi à plus de 100 mètres.

La colonie, pour assurer la sécurité des routes, entretient un corps de police composé d'un inspecteur, de cinq à six agents blancs et d'un noyau de naturels. Ces hommes sont à cheval, et ils suffisent, grâce à la rapidité de leurs mouvements et à leur connaissance des lieux. Il est rare qu'un sauvage puisse se soustraire à la poursuite de son compatriote de la police noire; le fuyard n'a point à attendre de merci. Quelques-uns de ces noirs féroces inscrivent comme un trophée, sur la crosse de leur carabine, des entailles indiquant le nombre de leurs frères sacrifiés par eux. L'un d'eux montrait vingt-trois nouvelles entailles en

trois semaines. Les noirs sont complètement nus, ils portent parfois un bracelet au bras droit et des plumes de kakatoès fichées dans les cheveux.

*
* *

L'Australie occidentale est la plus pauvre des colonies australiennes. Peuplée de 30 000 habitants c'est la seule qui reçoive encore des convicts. Le voisinage de cette population a effrayé les immigrants libres. Il inquiète même les autres colonies, où les convicts peuvent aller une fois libérés et qui ont voulu mais illégalement et inutilement, leur interdire l'entrée de leur territoire. Dans son livre sur l'Australie, M. Anthony Trollope raconte qu'au moment de quitter la colonie, il eut soin, pour n'être pas inquiété et soupçonné, de se faire délivrer un certificat constatant qu'il n'avait jamais été au bagne.

On a cherché à favoriser l'immigration d'hommes libres en offrant à chacun d'eux des concessions rurales : 50 acres aux adultes ; 12 et demi aux enfants au-dessous de quatorze ans, et à ceux qui ont de quatorze à vingt et un ans, 25 acres. Au bout de cinq ans on leur concède la pro-

priété définitive des terres, si elles sont encloses et qu'un quart en soit cultivé.

Les institutions représentatives n'ont été introduites qu'en juin 1870. Le conseil des ministres, ou conseil exécutif, se compose du commandant militaire, du secrétaire colonial, du procureur général, du commissaire des terres domaniales, du commissaire des chemins de fer et du trésorier. Le conseil législatif, ou chambre unique, est composé par le secrétaire, le procureur général, le commissaire des terres, quatre membres nommés par la couronne et quatorze élus par les habitants dont le loyer atteint 250 francs.

La ville de Perth a été érigée en cité en 1880.

Les indigènes de l'Australie occidentale était anthropophages il n'y a pas bien longtemps encore. Cependant l'évêque catholique Salvador témoigne en faveur de leur intelligence ; il en a fait des maçons, des forgerons, des agriculteurs, qui habitent un petit village ; néanmoins de temps en temps ils vont à la chasse dans les bois. Ce qui est difficile pour les missionnaires, c'est de décider les naturels à s'habiller.

*
* *

La Tasmanie a reçu des convicts de 1803 à 1850.

Ce sont eux qui ont construit les ponts, les quais, les routes. Aussi les travaux publics ont ils été exécutés dans la colonie sans qu'on eût à compter avec le prix de la main-d'œuvre.

L'île est traversée de part en part par une grande route qu'ils ont faite où un mall-coach à quatre chevaux fait chaque jour le service. Des tramways y ont été établis, et ce service va prendre de l'extension.

Les émigrants libres sont arrivés en 1815. Bientôt ils ont protesté contre l'envoi de convicts. La proportion entre les deux éléments s'est modifiée lentement; les envois furent de moins en moins nombreux, mais ne cessèrent pas de suite. En 1825, il y avait 17 500 hommes libres contre 17 000 convicts; en 1835, 25 000 contre 18 000; en 1847, 45 000 contre 24 000; en 1857, 77 000 contre 3 000. C'est en 1850 qu'ont cessé les envois de la métropole. La colonie envoya les déportés sur la presqu'île de Tasman, où un système de correction adouci agit plus par l'espérance que par la crainte.

Les émigrants étaient des gentlemen farmers, des cadets de grandes familles anglaises. Il y a donc dans la colonie une véritable société de gens de bonne naissance. Aussi la centralisation est-elle

poussée à l'extrême. Habituée jusqu'en 1850 à être aux mains de gouverneurs tout puissants, la Tasmanie n'a pas su se gouverner seule, elle s'est ruinée en édifices coûteux, elle entretient une nuée de fonctionnaires. La capitale est Hobartown (20 000 habitants), ville propre, bien alignée, bien fournie d'eau douce, qui possède un observatoire, plusieurs journaux, plusieurs établissements de banque, un musée et un beau palais du gouvernement.

Sur une colline qui domine la ville se trouvent les tombes de quarante marins morts en 1840 pendant l'expédition de Dumont d'Urville. Le duc de Penthièvre les a fait restaurer en 1866.

A 5 lieues de Hobartown, 600 orphelins sont élevés aux frais de l'État. A New-Norfolk, la colonie a un bel établissement de pisciculture où l'on a élevé des saumons.

Une fraternité véritable règne entre les fidèles et les prêtres protestants et catholiques.

La Tasmanie n'a plus d'indigènes : ils ont succombé non-seulement à un mal étrange que les Européens, dit M. de Quatrefages, semblent inoculer par leur présence, mais aussi par les meurtres et les mauvais traitements. Les convicts répondaient à l'hospitalité par la violence et la

cruauté. Ils massacraient en masse des Tasmaniens inoffensifs. Ils tiraient sur eux comme sur des moineaux ou des corbeaux, en jouant ou pour nourrir leurs chiens. Ils prenaient pour cible les indigènes qu'ils voyaient passer, et, pour s'amuser, ils suspendaient parfois au cou des femmes la tète de leur mari. Les indigènes ont répondu à ces cruautés par une guerre d'extermination; plusieurs fois les blancs ont dû à leur tour sentir le poids de leur colère ; de ces luttes incessantes, un grand mal était né : il était impossible de songer à travailler. Un homme de bien, nommé Robinson, se fit l'ami des noirs et les décida à se retirer dans une partie de l'île voisine du rivage: c'est là que leur race s'est éteinte. En 1866, il y avait trois Tasmaniens; la veuve du roi Biliy est morte en 1876, après avoir survécu à toute sa nation.

*
* *

Aucune des colonies australiennes ne reçoit plus de subvention de la métropole. Chacune d'elles a son budget spécial de la guerre, mais leurs forces militaires ne sont pas très redoutables, elles se composent en majeure partie de volontaires.

En 1879, la Nouvelle Galles du sud avait 479 hommes dans l'artillerie, 1 734 dans l'infanterie, 336 dans la brigade navale, 75 dans le génie, 95 torpilleurs, 2 bateaux torpilleurs, 128 canons montés et 39 démontés.

Victoria a 240 cavaliers, 1 100 artilleurs, 170 soldats du génie, 25 torpilleurs, 1 700 fantassins, 355 marins, un vaisseau non cuirassé et 4 avisos.

Quant à l'Australie occidentale, elle compte 393 soldats qui, après cinq ans de service reçoivent 312f,50. En outre, la Nouvelle Galles et Victoria ont une artillerie permanente payée consistant, dans la première, en 344 hommes, dans la seconde, en 135 hommes. D'après le dernier rapport du lieutenant-colonel Angelo, commandant des forces de la Tasmanie, cette colonie a 634 volontaires, dont 40 cavaliers, 233 artilleurs, 138 fantassins : c'est, dit le colonel, un bon corps d'officiers et de soldats, intelligent et capable de faire un bon service, mais les moyens de défense de l'île sont tout à fait insuffisants.

CHAPITRE IV

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

Industrie pastorale. — Bœufs et moutons. — Statistique. — Description des stations. — Les squatters. — Agriculture et viticulture. — Mines — Industrie. — Forêts. — Pêche des huîtres perlières. — Voies de communication. — Chemins de fer. — Télégraphes. — Postes. — Lignes de bateaux à vapeur. — Commerce intérieur. — Commerce extérieur.

On connaît la réputation d'immense richesse de ce pays. Les bénéfices du pasteur et du mineur s'y comptent par centaines de mille francs.

L'or seul ne l'a pas enrichi : l'industrie pastorale n'a pas été le moindre de ses éléments de prospérité. On voit des propriétaires de 15 000 bœufs ou de 160 000 et même 200 000 moutons, des locataires de 1 280 kilomètres carrés et plus (le quadruple du département de la Seine), et leurs stations considérables sont très nombreuses, surtout dans

les colonies de Victoria et de la Nouvelle-Galles du sud.

La qualité des herbes détermine l'emploi principal d'une station ; si les terres sont bonnes et les herbes abondantes, on engraisse des bœufs ; si l'herbe est moins bonne, on élève du bétail pour le vendre avant de l'engraisser ; si l'herbe est courte et fine on n'a que des moutons.

Tout le pays qui s'étend entre le Macquarie et le Lachlan, est composé de vastes plaines.

Les bords du Lachlan sont occupés par de splendides stations. Tous les dix milles on en trouve une nouvelle. Le bétail y est énorme.

La vente des terres domaniales est une des grandes ressources financières des colonies.

Le gouvernement dispose de ses terrains de deux manières, il les loue ou il les vend. Les terres propres à la culture sont offertes à 25 francs l'are et vendues au plus offrant.

Les lots sont de 4 à 320 ares.

Les terrains de pâtures sont loués pour quatorze ans à des éleveurs de bestiaux, bœufs ou moutons, à raison de tant l'hectare.

Les frais se divisent en prix d'achat et prix de location, gages et entretien de gardiens (un serviteur suffit pour mille bœufs), qui reçoivent d'ha-

bitude 25 francs par semaine; l'entretien des barrières, location de terrain de repos aux portes des villes, achat de bétail maigre.

On s'étonne des lignes si pures, des dos si droits, des poitrines si larges, des cous si nerveux et des têtes si carrées de tous ces animaux. C'est que le gouvernement de Victoria a défendu d'introduire des bêtes qui n'aient pas été primées en Angleterre ou dans les colonies voisines; aussi coûtent-elles cher. Il n'est plus temps de débarquer sans un sou. Il faut donc des capitaux pour être squatter.

Une station se compose d'une maison d'habitation, d'un magasin de marchandises diverses, provisions, objets d'habillement, d'une cuisine où généralement règne un Chinois, de cabanes pour les employés, d'étangs pour le lavage des moutons avant la tonte, d'abris pour la tonte, de vastes hangars pour l'emmagasinage et la mise en ballots des laines, de clôtures pour les bœufs et les chevaux de service, de quarante à cinquante bergers, de dix à douze employés divers. C'est une grande organisation, qui exige une surveillance de tous les instants et un capital considérable.

M. de Castella, qui possédait à Yering une station où il engraissait du bétail, en fait une intéressante description.

« Notre occupation de tous les jours est d'aller chevauchant de droite et de gauche pour voir ce qui se passe, et comme les troupeaux se groupent par troupes de plusieurs têtes (*mobs*) et que chacun de ces *mobs* reste habituellement sur le terrain qu'on lui a fait adopter, nous appelons ces mobs du nom du terrain qu'ils occupent; chaque vallée, chaque colline un peu considérable porte un nom.

« Nous n'élevons pas chez nous, nous achetons à des éleveurs de l'intérieur, par troupeaux de deux cents, de trois cents et même de mille têtes, du bétail maigre, âgé déjà de quatre à cinq ans. Laissés seuls, ces troupeaux, amenés de cent et de deux cents lieues de distance, retourneraient à la station d'où ils viennent, prenant par instinct la ligne la plus droite à travers les forêts et traversant les rivières à la nage.

« Pour habituer le nouveau bétail à nos pâturages nous le faisons conduire chaque matin par des hommes à cheval, sur la partie de notre bien qui est le moins occupée. Ces hommes le surveillent pendant toute la journée et le soir dans les enclos.

« Peu à peu ces animaux oublient leur ancienne station, et les hommes qui les guident n'ont plus à s'occuper que de quelques bêtes qui ont constam-

ment la tête tournée dans la direction de leur ancienne contrée. On laisse le troupeau s'écarter peu à peu à mesure qu'il commence à s'acclimater. Après le premier mois il ne faut pas plus de d'ux hommes pour surveiller cinquante bêtes.

« Le produit de la laiterie était un des revenus de notre station. Dans la bonne saison nous avions jusqu'à cent vingt vaches. Notre clos fermé n'eût pas pu nourir longtemps un pareil troupeau, et cependant on ne pouvait chaque matin aller chercher les vaches au loin. On gardait les veaux dans un enclos, on chassait les vaches dans le *bush*, en dehors des clôtures. Elles allaient quelquefois au loin chercher leur nourriture, mais dès le matin, gênées par le lait elles revenaient d'elles-mêmes près du hangar derrière lequel les veaux affamés remplissaient l'air de leurs cris. Après qu'on les avait traites en leur laissant une partie de leur lait, on les chassait dans les grands clos, où on les laissait avec les veaux pendant trois ou quatre heures, puis de nouveau on chassait les mères dans le bush. »

On ne peut élever à la fois des bœufs et des moutons. Là où un troupeau de moutons a campé il est impossible de faire manger le bétail tandis qu'au contraire les chevaux sont friands de l'herbe

verte et touffue qui croît sur l'emplacement où ils ont été parqués.

Pour garder les moutons on n'a pas besoin de clôtures. Les dépenses sont celles des cabanes, des magasins de vivres, des chariots, des chevaux nécessaires pour le transport des laines des brebis, le prix de la location, l'entretien des surveillants, qui revient à 50 francs par semaine. Il y a des années désastreuses où la grêle, l'inondation, la sécheresse, viennent tuer des milliers de moutons et forcent les propriétaires qui ne veulent pas tout perdre à les entasser dans des chaudières où ils se transforment en flots de suif. Dans les mois favorables à la tonte, des brigades de tondeurs ambulants parcourent les prairies. Ils rasent chacun vingt-cinq moutons par jour pour 5 francs.

Privés par les règlements sévères des stations de toutes boissons alcooliques, ils ont hâte, quand ils sont libres, d'aller au cabaret dissiper en quelques jours les fruits de plusieurs mois et quelquefois d'une année de travail.

M. Charles Ledger a introduit, en 1858, dans la Nouvelle Galles, 292 lamas et alpagas amenés du Pérou, qui sont aujourd'hui parfaitement acclimatés.

Au commencement de 1881, la Nouvelle Galles

du sud avait : 400 000 chevaux, 2 600 000 bêtes à cornes, 32 millions de moutons, 310 000 porcs, répartis entre 35 500 propriétaires.

L'Australie du sud contenait en avril 1881 : 160 000 chevaux, 310 000 bêtes à cornes, 6 500 000 moutons, 130 000 porcs. L'Australie occidentale en 1877 : 32 000 chevaux, 60 600 bêtes à cornes, 1 110 000 moutons, 20 400 porcs, 4 700 chèvres.

En 1878, il y avait dans le Queensland, 147 000 chevaux, 2 434 000 bêtes à cornes, 4 565 000 moutons, 50 300 porcs; dans Victoria, 210 000 chevaux, 1 185 000 bêtes à cornes ; 9 380 000 moutons, 178 000 porcs. L'on voit que la Nouvelle Galles du sud est celle des colonies où l'industrie pastorale est le plus développée.

Pour comprendre l'importance de ces chiffres, il faut se rappeler que l'Angleterre possède 32 220 000 moutons, et 9 750 000 têtes de bétail; l'Allemagne 27 300 000 et 15 300 000 ; la France 24 milliions et 11 500 000 ; l'Autriche 19 millions de moutons; l'Espagne 25 millions de moutons et 3 125 000 bêtes à cornes; l'Italie 11 millions et 3 700 000. Ainsi l'Australie possède deux fois et demie plus de moutons que la France, et le nombre de ses veaux et vaches équivaut aux deux tiers du nombre du bétail de la France. La Plata a

52 millions de moutons et 7 millions et demi de bêtes à cornes; ces chiffres sont sensiblement égaux à ceux de l'Australie.

Cependant, d'après un rapport officiel de 1880, l'élevage des chevaux y serait moins florissant qu'il ne l'était il y a quelques années. Ce rapport se termine par de chaleureuses adjurations aux colons de donner tous leurs soins à cette importante partie de l'industrie nationale; l'Australie, d'après son auteur, M. Bruce, peut produire plus de chevaux qu'aucune autre contrée du monde.

Le petit nombre de chevaux échappés des stations a produit une certaine quantité de chevaux sauvages. Beaucoup sont capturés ou tués chaque année ; néanmoins on estime qu'ils sont au moins 100 000 dans les deux colonies de Victoria et de la Nouvelle Galles du sud. Pour les Européens, dit un journal anglais, les tuer semblerait une barbarie, mais les fermiers les regardent comme une calamité. En effet, ils n'ont aucune des qualités qui rendent précieux les chevaux des plaines de l'Amérique du sud, ils détruisent la végétation, et ils entraînent les chevaux domestiques à les suivre; aussi dans la Nouvelle Galles du sud a-t-on proposé de les classer dans la loi parmi les animaux nuisibles.

Pour établir la valeur totale des richesses pastorales de l'Australie, il faut tenir compte de tous les produits utilisables et surtout des produits exportables : l'exportation du suif n'a encore qu'une importance médiocre; mais en revanche la Nouvelle Galles du sud exporte cinquante-cinq millions de kilogrammes de laine, dont la valeur est de cent cinquante millions de francs; du 1er janvier au 30 septembre 1881, Victoria en a exporté trois cent vingt-six mille quatre cent trente-cinq balles.

Comme la république Argentine, Melbourne envoie en Europe, depuis 1880, de la viande de bœuf et de mouton, conservée par des procédés analogues à celui du navire *le Frigorifique*. Après soixante-dix jours de traversée, dit un journal anglais, cette viande est aussi fraîche que si l'animal venait d'être tué.

L'agriculture est loin d'avoir produit autant que l'industrie pastorale, qui lui dispute le terrain et que peu à peu, sans doute, elle repoussera dans l'intérieur du continent.

Au commencement de 1880, 6 371 258 ares étaient en culture, dont près de la moitié produit du froment.

L'Australie du sud a le premier rang pour la

production du blé. Adélaïde a été surnommée la cité des farines.

Les plus belles plantations de vignes sont celles de M. de Castella, situées à Saint-Milbert près Lylydale dans la province de Victoria, dont M. Charnay donne la description suivante.

Le charmant village de Lylydale est entouré de collines aux pentes couvertes de vignes. Les vignerons sont des Suisses établis depuis longtemps dans la contrée. « Je doute, dit M. Charnay, que l'on puisse trouver en France une culture aussi soignée : » pas une herbe dans les champs, chaque pied est garni de son échalas et les branches, relevées et rattachées entre elles, laissent voir des grappes innombrables. Je compte jusqu'à soixante-deux grappes de raisins au même cep.

On cultive côte à côte une grande quantité de plants, qui tous réussissent, le souvignon de Bordeaux, le pineau de Bourgogne, le chasselas de Fontainebleau, qui donne un vin blanc délicieux, l'ermitage, le reesling, qui est un cépage du Rhin. Tous ces vins ont en vérité leur bouquet particulier et ils ont parfaitement conservé leur cachet d'origine. Une culture soignée, un sol plus ameubli, aidés d'une expérience de dix années et de soins constants dans la fabrication, ont donné ces

produits parfaits. Mais sur une production de 4 000 hectolitres, M. de Castella peut à peine en vendre le quart ; il est obligé de brûler le reste et d'en faire de l'alcool. L'Australien vend son vin, mais il ne le boit pas. Il vante surtout sa force, car le vin australien est trop alcoolisé.

Les gens riches boivent du thé, des liqueurs d'Europe, du vrai bordeaux, du bourgogne, du champagne. Les pauvres seuls boivent le vin du pays. Mais ils sont loin de le trouver trop fort ; ils n'ont qu'une ambition, c'est de le récolter épais et fort, ce qui est naturel dans un climat sec et brûlant. C'est un défaut qu'ils exagèrent encore, loin de l'atténuer, car souvent ils alcoolisent leurs vins au lieu de les affaiblir. Pourtant les vins australiens ont été admirés à l'exposition de Melbourne.

Le riz est une des cultures ayant le plus d'avenir. Le gouvernement du Queensland, d'après le journal *the Queenslander*, a fait venir des échantillons de différentes variétés recommandables ; et il va faire expérimenter quelles sont celles qui donneront les meilleurs produits.

La culture du café semble aussi devoir prendre de l'extension. Le même journal nous apprend que M. Pink, directeur du jardin botanique, a

fait venir de nombreux plants. Un colon allemand fait des tentatives qui ont si bien réussi qu'il a résolu de planter toute sa terre en café, et ses voisins se préparent à suivre son exemple.

Le Queensland cultive aussi le maïs, le millet, le jute, le chanvre, l'indigo, les pois, les pommes de terre et le tabac.

Le coton y était très cultivé, il y a peu de temps encore. Commencée en 1861, cette culture aurait pris une grande extension en 1863, pendant la guerre de sécession des États-Unis, qui empêchait les États du sud d'envoyer leurs cotons en Angleterre. De 1863 à 1870 le nombre d'ouvriers qui y étaient employés s'éleva de 4 000 à 15 000.

Mais après la guerre, le coton fut plus commun sur les marchés européens et les prix moins rémunérateurs; les planteurs du Queensland remplacèrent alors les travailleurs blancs par les naturels de la Polynésie et les Chinois. Néanmoins cette culture est aujourd'hui presque abandonnée.

Dans la même colonie la canne à sucre occupe 16 000 ares, et donne 19 000 tonnes de sucre manufacturé, dont 12 000 sont exportées; 23 700 gallons de rhum distillé, 640 500 de mélasse. Il y a 75 moulins. Les cultures sont groupées autour de Maryborough et de Mackay. La canne atteint

10 pieds et la grosseur d'un poignet d'homme; chaque hectare produit de deux à quatre tonnes. On emploie le procédé par la chaux; avec cette chaux et les détritus des cannes on obtient un engrais excellent. Malheureusement cette culture manque de bras; l'ouvrier anglais défend l'entrée du Parlement à tout candidat qui ne se prononce pas contre le travail des hommes de couleur. En 1867 le *Polynesian labour act* a mis de grandes restrictions au recrutement des Canaques dans les Nouvelles Hébrides et les îles Salomon.

Autrefois les engagements de ces travailleurs, prétendus libres, ont donné lieu à des faits de pression et à des violences scandaleuses. C'étai une traite véritable, presque aussi odieuse que celle des noirs, un trafic épouvantable déguisé sous d'hypocrites apparences. Mais aujourd'hui, sous l'influence de l'opinion publique révoltée, les choses ont été radicalement changées. Protégés à la fois par une loi du Parlement britannique et par des acts locaux, les Kanaks, leur temps d'engagement expiré, demeurent volontiers au Queensland.

L'esprit industrieux et la sobriété de ces insulaires doivent être loués sans réserve; lorsqu'ils sont bien traités par leur patron ils se montrent

très dociles. En général leur condition est heureuse. « Comme je me promenais un samedi soir dans les rues de Maryborough, dit un correspondant du *Times*, je vins à rencontrer une troupe de ces Karnarchies, comme on les appelle, qui, leur travail de la semaine fini, venaient à la ville faire leurs petits achats. Il est impossible de voir des gens de plus belle humeur, de meilleure mine ; ils marchaient en très bon ordre, et l'agent de police qui les accompagnait et qui jetait sur eux de temps à autre un regard d'homme en place, un regard digne quoique satisfait, remplissait près d'eux une vraie sinécure. »



Que sont ces quelques émigrants polynésiens, ces agriculteurs si peu nombreux auprès des milliers de travailleurs libres qu'a attirés le travail des mines. La réputation des gisements de l'Australie n'est plus à faire, et on se rappelle l'étonnement et l'admiration qu'ont suscités leurs richesses.

On connaît l'histoire de la découverte des mines. En 1839, le comte Strzelècki découvrit des sili-

cates renfermant des traces d'or; le gouvernement, craignant les troubles qu'auraient amenés les convicts, accourant de toutes parts à la recherche du précieux métal, livrés à leurs instincts cupides et violents, lui demanda de garder le silence; le comte, n'ayant d'autre pensée que ses études scientifiques, y consentit facilement. Trois ans après, le révérend Clarke trouva du quartz aurifère; on obtint encore de lui le silence. Mais en 1844, le président de la Société géologique de Londres, sir Roderik-Murchison, ayant examiné des roches australiennes, conclut de cette étude que le continent devait renfermer des mines d'or abondantes; son hypothèse ne fut confirmée que sept ans après. En mai 1851, un mineur revenu de la Californie, M. Heargreaves pensa à son tour que des mines d'or pouvaient exister dans le pays; ayant l'expérience des procédés techniques, il réussit bientôt à les découvrir. Le bruit de cet événement se répandit avec une telle rapidité que trois semaines après dix mille individus travaillaient déjà au mont Alexandre, près de Melbourne. On raconte et on racontera longtemps les aventures de mineurs ayant fait subitement de colossales fortunes, et les ayant, il est vrai, bien souvent, perdues au jeu ou gaspillées

rapidement; ce sont les seules traditions historiques de ce monde nouveau.

Deux frères réalisèrent en quelques jours la somme de 3 600 livres sterling (87 500 francs), dont ils trouvèrent plus de la moitié en une demi-heure sous la forme de *nuggets* de la grosseur d'un œuf de pigeon. Trois autres individus trouvèrent 30 000 fr. un matin avant leur déjeuner. A Melbourne, les boutiques se fermèrent, l'ouvrage cessa, faute d'ouvriers. Les gens prudents acquirent des rues entières à vil prix, tant on était impatient de partir en vendant tout ce qu'on possédait. « Rien n'était plus curieux que la route des mines pendant les premiers temps qui suivirent la découverte de l'or, raconte M. de Castella. Ce n'était qu'une longue caravane de chars traînés par des bœufs ou des chevaux, de cavaliers, de piétons. La saison était belle. Un nuage permanent de poussière marquait la route à travers l'immense solitude. Dans les auberges, tout ces gens qui revenaient des mines, qui peut être jusque-là n'avaient jamais eu un sou dans leur poche, entraient avec aplomb. Ils se commandaient le meilleur dîner, le champagne coulait à flot, et quand ils sortaient, ils jetaient des nuggets d'or aux musiciens improvisés qui jouaient devant la porte le *God save the Queen*,

ou quelques merry gig d'Écosse ou d'Irlande.

Le soir on jouait avec frénésie ; la poudre d'or lavée était la monnaie courante. Les plus sages allaient en silence coucher dans quelque enfoncement de la vallée, tenant le doigt sur la gâchette de leur revolver. Un repas coûtait 100 francs, une paire de bottes jusqu'à plusieurs milliers de francs. Les procédés employés étaient des plus primitifs : les rares mineurs qui les emploient encore ont une sorte de baquet en bois où ils jettent le sable; ils le font osciller en y versant de l'eau qui entraîne le sable; le petit gravier reste seul mélangé aux paillettes d'or et aux lingots ; au bout d'une heure ou deux on renverse le tout dans une cuvette en fer-blanc d'où l'on retire les paillettes ou le lingot ; la majeure partie du bénéfice de ces journées varie maintenant de 12 à 19 francs. Mais il y a chance de découvertes imprévues.

*
* *

Les placers qui ont fourni les plus énormes pépites sont ceux de Sandhurst. Le Welcome valait 280 000 francs. Précieux et le vicomté de Cauterbury 200 000 francs. Le Welcome fut trouvé par un mineur trois jours après son arrivée dans la place, à un pouce au-dessous du sol.

Les placers de Ballarat ont fourni plus d'or encore, mais des pépites plus petites. La Blanche Barkly valait seulement 184 000 francs; un bloc d'or trouvé par un enfant aborigène 122 000 francs. Vient ensuite une liste de 150 lingots d'une valeur de 10 à 80 000 francs.

Les mines d'or les plus riches sont celles de Ballarat et de Sandhurst, dans la province de Victoria. Leur rendement commence à diminuer; dans les six premiers mois de 1876, on a exporté 190 000 onces; dans la période correspondante de 1875, le chiffre avait été de 275 000. De 1851 à 1877, elles ont rapporté près de cinq milliards, soit : 4 801 267 050 francs; en 1877, 800 000 onces d'une valeur de 80 millions de francs.

La Nouvelle-Galles du sud a 8 000 mineurs; les mines ont rapporté en 1878 77 500 onces, valant 7 millions de francs; en 1873, elles avaient donné 665 680 onces, valant 65 millions de francs.

Ballarat présente l'aspect le plus étrange. Les Chinois, déguisés en Européens (ce qui leur donne l'aspect de singes habillés en hommes), ont leurs banques où chaque soir ils viennent déposer ce qu'ils ont découvert dans les terres déjà vingt fois lavées; ce sont les chiffonniers des placers. Le soir, le théâtre est rempli de mineurs en bottes et

en chemises de flanelle rouge. Il n'y a presque plus de *diggers*, c'est-à-dire de mineurs employant les procédés primitifs à la main. Beaucoup aiment ce travail, dont l'indépendance absolue les charme, mais presque partout les machines prêtent leur aide au travail humain.

Maintenant que les placers proprement dits sont épuisés, il faut creuser profondément la terre, il faut réunir la force des machines à celle du travail humain, il faut pouvoir faire souvent des avances considérables. Rien n'indique l'existence des gisements, il faut souvent foncer jusqu'à une grande profondeur un puits qui coûte de 130 à 140 000 francs, et l'on passe quelquefois à deux ou trois pieds de la veine aurifère. Une compagnie creusa ainsi sept puits sans rien trouver. Aussi l'approche des mines s'annonce-t-elle par des excavations, des bouleversements du sol, des amoncellements de détritus, des trous abandonnés.

Le Whip est un puits creusé par deux ou trois associés, dont deux sont au puits, attaquant la veine de quartz, tandis que le troisième enlève les terres au moyen d'un balancier.

Le Horse Whip est un puits creusé également en association et d'où la terre et le quartz sont extraits au moyen d'un câble tiré par un cheval et

roulé sur une roue que porte une pièce de bois plantée au-dessus du puits.

Le Whim est un puits garni d'une armature en bois, avec poulie comme un puits ordinaire, et les matériaux en sont extraits par un manège mis en mouvement par un ou deux chevaux.

Enfin l'usine se compose d'un bâtiment pour les machines, flanqué d'une grande salle où sur d'immenses tambours s'enroulent les câbles en fer destinés à la descente des ouvriers et à l'extraction du minerai; un homme est toujours là, la main sur le tour de la machine, prêt à répondre à la sonnette électrique pour les montées et les descentes. La cage descend avec une rapidité vertigineuse dans une haute et large rotonde où aboutit un chemin de fer avec wagons tirés par des chevaux. La température de la galerie, à Sandhurst, est douce et on peut la parcourir sans la moindre difficulté. A Ballarat, l'on doit, dans les mines « Albion, » marcher voûté, tenant tantôt entre les doigts, tantôt fixée au chapeau, une chandelle fondante, de l'eau jusqu'aux genoux, les pieds dans la glaise gluante, et par une chaleur suffocante.

Dans Victoria il y avait, en 1876, 58 750 Européens et 16 170 Chinois occupés à la recherche de

l'or. Les machines étaient au nombre de 965 et avaient une force de 25 190 chevaux.

Comme en toute chose, dans les mines il y a heur et malheur, dit M. de Beauvoir ; il ne faut les juger ni par de brillants exemples ni par les désastres qu'elles nous présentent. En un mois la mine de Castlemain a donné 5 millions, sans coûter plus de 580 000 francs. Le puits de la Mission produisait 200 000 francs par jour ; mais bien d'autres coûtèrent des sommes énormes, jusqu'à 500 000 francs et ne rapportèrent rien.

On a calculé que les mines n'ont jamais donné qu'une moyenne de 6 p. 100 de bénéfice net sur le capital absorbé par l'exploitation. Le mineur est payé 11 fr. 25 seulement, tandis que le charpentier et le forgeron gagnent de 18 à 23 francs par jour.

On spécule sur les actions des grandes compagnies minières, on voit des actions qui valaient 15 francs et qui rapportent 75 francs par semaine un mois après. Ce ne sera jamais une exploitation régulière, mais une loterie véritable qui absorbe les économies du petit commerçant ou de l'ouvrier.

Les mines d'or sont actuellement moins exploitées, les gens prudents préfèrent un travail plus

sûr et aussi rémunérateur. Aussi maintenant rapportent-elles moins qu'autrefois.

*
* *

Elles ne sont pas les seules que l'Australie recèle : les mines de houille, moins riches, ont, au point de vue économique, plus d'importance.

La Nouvelle Galles du sud possède, à Newcastle, des gisements de charbon de 2^m,50 a 3 mètres d'épaisseur ; à la baie de Jerves des bancs de 8 à 10 mètres. En 1829 elle expédiait 780 tonnes ; en 1878, 1 575 000 tonnes (25 400 000 francs). La même année elle exportait 2 000 tonnes de zinc. Le minerai de fer donne 40 à 60 p. 100 de métal. Il y a aussi des mines d'argent, d'étain, de cuivre, qui ont déjà rapporté 60 millions de francs.

L'Australie occidentale a du plomb, du cuivre, du fer. Dans l'Australie du sud, en trente et un ans, la mine de cuivre de Burra-Burra a produit 215 000 tonnes.

*
* *

L'industrie minière en a développé d'autres. Dans Victoria on ne voulait presque, dans ces dernières, années que les choses portant « London,

hall mark. » Un tarif protecteur a développé les industries de la colonie qui sont dans un état florissant; ce sont celles des chaussures, des vêtements, des selleries, des voitures, de l'ébénisterie, des scieries, des fonderies.

L'industrie manufacturière prend de jour en jour du développement dans le Queensland, qui jusqu'à présent n'avait guère comme industrie que la pêche. En 1878 cette province avait exporté 430 tonnes d'huîtres perlières valant 3 500 francs la tonne, 52 tonnes d'holothuries valant de 100 à 125 francs la tonne ; l'holothurie est employé par les Chinois dans la préparation de leurs aliments. En 1881, quatre-vingt dix-huit vaisseaux et soixante-dix hommes étaient occupés à la pêche des perles dans le détroit de Torres : les plus habiles pêcheurs sont les Malais.

La baie de Sydney est extrêmement poissonneuse : un voyageur raconte que, dans une partie de pêche, il prit, en moins d'une heure, avec quatre ou cinq personnes, 145 poissons. On rencontre par milliers les écrevisses.

Dans l'Australie occidentale, la pêche des perles occupait en 1878 cinquante-cinq navires et cent trente-cinq bateaux. En 1878, on en a exporté pour 2 500 000 francs. La pêche de la baleine et les

autres pêches ont rapporté plus de 600 000 francs. Il y a une fabrique de sucre, vingt-neuf moulins, dix scieries, une fabrique de sel, cinq tanneries, huit brasseries, deux fonderies. En somme l'industrie est peu répandue.

Les peaux d'opossum sont exportées en Angleterre pour faire des gants. On estime aussi la peau, les os, le lard, l'huile du dugong : sa chair est excellente, le lard n'est pas dédaigné pour la table ; les os remplacent l'ivoire, et l'on a préconisé son huile, qu'on a voulu placer au-dessus de celle de foie de morue. Le poil du *Dasyurus viverra* sert à faire des chapeaux. Les peaux de kangarous s'exportent beaucoup pour l'Angleterre et San Francisco.

*
* *

Il y a d'excellents bois de menuiserie et de construction. Il faut citer l'acajou d'Australie, fourni par une espèce d'eucalyptus, le jarrah, très commun dans l'Australie occidentale, le bois de sandal. Le *Cedrela australis* donne des planches d'une teinte rougeâtre, fort légères et pourtant d'une grande dureté, le *Tristania conferta*, l'*Acacia excelsa*, l'*Eucalyptus pilularis* et le *Melia azedarach* servent

à la construction des canots; l'*Eucalyptus maculata* (*spotted gum*), à la fabrication des bois de fusil; le *Melaleuca styphelioïdes* à la fabrication du papier; le *Frenela Endlicheri* à la marqueterie.

Le bois des eucalyptus est approprié à toute sorte de construction : charpentes de magasin, traverses de chemin de fer, planchers, bordages des navires, barriques. L'*Exocarpus latifolia* donne un bois dur et serré, très employé par les ébénistes; celui de l'*Acacia harpophylla*, de l'*Acacia pendula*, qui répand une odeur de violette, est aussi très recherché.

Mais on détruit les forêts sans réfléchir aux dangers de cette criminelle imprévoyance. Les squatters ont trouvé un moyen bien simple de faire disparaître les broussailles et de renouveler les herbes, c'est d'allumer d'immenses incendies. Ainsi s'éclaircissent les forêts, que les troupeaux contribuent aussi à diminuer en dévorant les jeunes pousses. En outre, les voyageurs ou les charretiers, qui campent dans le bush, rassemblent, pour faire leur cuisine ou chasser pendant la nuit les moustiques et pour se chauffer, toutes les branches sèches qui se trouvent à leur portée. Aussi les arbres sont-ils généralement espacés, et leurs troncs étroits et élevés ne portent de bran-

ches qu'à dix ou douze pieds de hauteur. La hache du bûcheron a cerné de tous côtés les arbres, qui sèchent, meurent et se couchent les uns sur les autres. Il leur faut faire place à la prairie, au champ de blé, au verger, et à ces représentants de l'ancien monde : le chêne, le platane, le peuplier, le saule, le pin.

Le journal *Public opinion* nous annonce que le gouvernement de l'Australie du sud s'est ému de la diminution croissante des forêts, qui augmente la sécheresse du climat. On a proposé un système de reboisement qui consisterait à conserver un terrain de 200 000 acres où l'on ferait des plantations pour la somme de 335 000 francs pendant douze ans; pendant les cinq premières années, cette opération ne donnerait aucun revenu, mais ensuite elle procurerait près de 90 000 francs par an, et au bout de vingt-quatre ans, la colonie aurait 200 000 acres bien plantés. Le journal auquel nous empruntons ce fait propose de modifier ce plan d'une manière qui nous paraît heureuse, en remplaçant de vastes parcs par d'autres plus petits qui, répandus en différentes localités, exerceraient une influence plus heureuse sur la distribution des pluies.

L'olivier, l'arbre à thé, le caféier, ne tiennent

guère de place que dans les cultures de fantaisie. Les ananas sont parfaitement acclimatés. Il n'est pas une seule des cultures européennes qui ne trouve un sol à sa convenance sur un point de l'Australie. Les sociétés d'horticulture ont institué des expositions de fleurs et de fruits. Les poires, les pêches, les pommes, les raisins : les choux sont d'une grosseur remarquable. « Tout abonde sur le marché, dit le docteur Bourse : volailles, gibier, viande de qualité supérieure de bœuf et de mouton. On a depuis quelque temps établi des usines pour la fabrication des conserves de bœuf. Cette abondance et cette qualité des vivres fut pour l'équipage une ressource précieuse ; et l'état sanitaire de l'*Atalante* s'en ressentit d'une manière favorable. »

*
* *

Les voies de communication sont nombreuses. Les routes municipales sont en bon état, mais les chemins de traverse sont dangereux par les mauvais temps et les voitures risquent souvent de s'y embourber profondément. Les chemins de fer sont admirablement établis. On n'y ressent pas de trépidations. Les rails sont fixés sur des traverses de gommier rouge.

Victoria possède près de 2 000 kilomètres de chemins de fer, qui ont coûté chacun 265 000 francs. Sur les chemins de fer de l'État on paye $0^f,15$ et $0^f,11$ par kilomètre. En France, les chemins de fer de l'État font payer par kilomètre de 10 à 12 centimes en première classe. En 1875 il y a eu 6 165 076 voyageurs. Les recettes ont été de 27 millions de francs, les dépenses de 14 250 000 fr.

On étudie en ce moment le projet d'un grand chemin de fer reliant Brisbane au golfe de Carpentarie. C'est une entreprise gigantesque, mais qui n'a rien qui puisse étonner après le chemin de fer des États-Unis de l'Atlantique au Pacifique; la ligne sera bien moins longue. Mais il est vrai que le transport des voyageurs et des marchandises sera aussi moins important. Cette entreprise, sans pouvoir être considérée comme d'un grand avenir, est autrement sérieuse que certains autres projets fantastiques de chemins de fer transcontinentaux. On espère que les voyageurs profiteront de la nouvelle ligne et débarqueront sur les côtes du golfe de Carpentarie, au lieu d'effectuer la longue, difficile et dangereuse traversée du détroit de Torrès.



Le service des postes est bien fait dans Victoria. Le prix d'affranchissement est de $0^f,20$ pour 14 grammes; les cartes postales coûtent $0^f,10$. Il y a 900 bureaux de poste. Les coins les plus reculés de la province attendent rarement plus de deux jours leurs lettres de Melbourne.

En 1875 la poste a expédié 17 135 lettres, 7 553 000 journaux, 1 528 000 paquets divers. Tandis qu'en France chacun n'écrit en moyenne que 10,2, dans Victoria chacun écrit 20,2; en Angleterre c'est 33,4.

Les lignes télégraphiques couvrent dans l'Australie méridionale 7 240 kilomètres, dans Victoria 7 417. Dans cette province on a envoyé en 1875 733 000 dépêches. Un télégramme de dix mots coûte 1,25.

La plus grande ligne télégraphique australienne est la belle entreprise du télégraphe transcontinental. On ne connaissait ni le sol ni les habitants. Néanmoins en treize jours on arrêta le projet; les Chambres le votèrent, on s'entendit avec les entrepreneurs, on signa le marché.

La ligne va d'Adélaïde à Port-Darwin et traverse.

tout le continent dans ses parties les plus désertes. Il fallait tout faire venir d'Europe, les poteaux, les fils, les isolateurs. Il fallait transporter ces matériaux et des vivres pour les travailleurs. Il fallait défendre cette ligne de 3 400 kilomètres contre les naturels. Ils coupaient les fils, ils brisaient les poteaux pour en faire des haches. On eut, pour les arrêter, l'heureuse idée de soumettre quelques chefs prisonniers aux décharges de la pile électrique ; depuis les fils ont été respectés. Commencée en 1870, la ligne est entrée en exploitation le 12 août 1872. Le 12 novembre, deux banquets étaient donnés, l'un à Londres, l'autre à Adélaïde ; au commencement le président de celui de Londres envoya une dépêche à Adélaïde, il recevait la réponse au dessert.

Par le télégraphe transcontinental l'Australie se trouve reliée à l'Europe par Java et Singapour. Une autre ligne, construite en 1875, 1876 et 1877, par l'ingénieur Knokey, unit Adélaïde à Perth ; une autre Adélaïde à Melbourne, et Melbourne à Sydney et à Hobartown. Un télégramme de Londres à Sydney coûte 13f,50 par mot.

Des lignes de bateaux à vapeur mettent l'Australie en communication hebdomadaire avec l'Europe par l'Orient-Line et la Compagnie péninsu-

laire et orientale, qui envoient un navire chacune tous les quinze jours, en ayant soin qu'un intervalle de huit jours s'écoule entre le départ des bâtiments de l'un et celui de l'autre. En outre la Compagnie *des paquebots du Pacifique* et la Compagnie australienne et orientale expédient un paquebot toutes les quatre semaines.

De Sydney on va en cinquante-deux heures à Melbourne, en cinquante heures à Brisbane, et en soixante-douze heures à Hobartown; en cinq jours à Adélaïde, en six jours à Auckland ou à Wellington ou à la Nouvelle-Calédonie, en sept aux îles Fidji. De 1872 à 1878 inclusivement, on a construit dans la Nouvelle Galles 371 navires à voiles et 508 vapeurs, ayant un tonnage de 25 470. Il y a dans la marine anglaise des bâtiments construits sur les chantiers de Sydney.

Pour la valeur des échanges les colonies viennent dans l'ordre suivant : Victoria à peu près les 8/20 : la Nouvelle Galles 7/20; l'Australie du sud les 3/20; le Queensland un peu plus de 2/20. L'Australie occidentale ne fait qu'un commerce insignifiant. La Nouvelle-Galles du sud a importé en 1856 pour 126 millions de francs, en 1866 pour 221 millions, en 1876 pour 342 millions, en 1878 pour 369 millions. Le chiffre de ses exportations

pendant les mêmes années à été de 85, 212, 325, 324 millions. La part de la Grande-Bretagne est d'environ 45 p. 100 dans le commerce d'importation et de 42 p. 100 dans le commerce d'exportation. En 1878 il est entré dans les ports de la colonie 2 500 navires, dont 2 300 anglais, 100 américains, 40 français.

Les importations de l'Australie occidentale consistent surtout en chevaux, moutons, poissons, farine, garance et peaux ; les exportations en laine, perles, bois de sandal. Les premières étaient en 1878 de 9 500 000 francs, les secondes de 10 700 000 francs.

Le chiffre des importations de Victoria, comprenant du sucre, de la laine, du bois, du thé, était de 40 millions; celui des exportations, comprenant principalement de l'or et de la laine, de 375 millions. Parmi les marchandises importées 150/1000 viennent d'Angleterre, 243/1000 de la Nouvelle-Galles ; 580 allaient à Melbourne. C'est de ce port que partaient les 893/1000 des exportations ; 433 dirigés sur l'Angleterre, 144 sur la Nouvelle Galles.

Le Queensland, qui importe pour près de 86 millions de francs exporte en tout pour 80 millions où l'or et le cuivre, puis la laine, les peaux et le suif, occupent le premier rang ; le sucre et le coton

y entrent pour 4 millions et demi seulement.

Sur les 134 millions de francs qu'exporte l'Australie du sud, la valeur provenant des possessions anglaises est de 1 800 000 francs ; sur les 123 millions importés, qui consistent principalement en suif et en fer, 7 800 000 en proviennent. Xérès, Porto, la Prusse rhénane, le cap de Bonne-Espérance, Bordeaux envoient leurs vins ; l'Angleterre ses liqueurs spiritueuses, du zinc, de la poudre, des objets manufacturés.

*
* *

Nous ne saurions terminer ce chapitre de la géographie économique sans dire un mot des expositions récentes. L'Australie avait tenu un rang honorable aux expositions de Londres (1851) et de Paris (1855 et 1867). Elle a voulu avoir son exposition universelle. Après celle de Sydney, a eu lieu celle de Melbourne, qui a été, paraît-il, une véritable révélation ; on y voyait un assez grand nombre de produits européens, surtout anglais, français et allemands, les thés de l'Hindoustan et de Ceylan, qui ont trouvé désormais en Australie un marché important, les blés d'Adélaïde, les perles du Queensland, les vins de la Nouvelle Galles,

de belles collections de bois de construction et d'ébénisterie des diverses provinces, et toute une série d'animaux indigènes de la Tasmanie. Les rapports des commissaires généraux étrangers constatent tous les immenses progrès accomplis par l'industrie manufacturière locale.

Enthousiasmés par le succès de l'exposition de Melbourne, MM. Joubert et Towpeny ont voulu montrer les produits européens aux habitants d'Adélaïde. Malgré l'opposition des négociants de la ville, qui craignaient la concurrence étrangère, le maire, M. Smith, accorda son patronage à l'exposition. Elle fut ouverte le 21 juillet 1881, au milieu d'un grand concours de population, et elle a été fermée en novembre. Une grande exposition internationale est projetée à Adelaïde pour 1886.

Melbourne vient d'avoir une exposition de moutons très remarquée.

En janvier 1882, une exposition de laines est ouverte à Brisbane.

Ainsi les colonies australiennes entretiennent des relations de plus en plus fréquentes avec l'ancien monde, et ne craignent même pas de convier les industriels européens à ces tournois pacifiques, où les frères aînés sont quelquefois vaincus.

CHAPITRE V

LES ANGLO-AUSTRALIENS ET LEUR AVENIR

Disparition des convicts. — Émigration. — Fierté des Anglo-Australiens. — Les Chinois. — Destruction des indigènes. — Efforts faits pour les civiliser. — Leur disparition inévitable devant la race anglaise. — La vie des colons. — Jeux et plaisirs. — Aristocratie territoriale. — Instruction publique. — Littérature. — Avenir des colonies anglaises.

On ne connaît pas assez les progrès accomplis dans ce beau pays par un peuple qui a su créer les merveilles que nous avons décrites, et où le petit nombre des convicts s'est fondu dans la masse des émigrants libres.

Quelle a été l'influence de l'élément convict sur le développement des colonies? Les appréciations sur ce point ont été extrêmement diverses.

Dès 1843, le gouverneur de la Tasmanie faisait

remarquer, dans ses dépêches officielles, que la difficulté de placer les convicts devenait chaque année plus évidente, et que, jetés ainsi dans le monde, sans autre moyen d'existence que leur travail, dont on ne voulait pas, il leur restait pour unique alternative de mourir de faim ou de voler. Mais cependant, la crainte du renchérissement, même du manque absolu de la main-d'œuvre, parlait à beaucoup d'esprits impartiaux : on voulut réserver à une colonisation pénale mitigée plusieurs points éloignés, particulièrement la côte nord-ouest de la Nouvelle Galles.

En 1846, lord Stanley et M. Gladstone ordonnèrent de faire fonder par des convicts libérés une colonie d'Australie du Nord. « D'anciens condamnés éprouvés, sinon régénérés, et recevant comme aides de leurs travaux, jusqu'à un certain point même comme pupilles, les condamnés nouveaux dont l'expiation allait commencer, n'était-ce pas, dit le marquis de Blosseville, ce qu'une administration sage pouvait imaginer de plus prévoyant? » Il était à craindre pourtant que les nouveaux arrivants ne fissent guère que corrompre davantage les anciens condamnés. Victoria en 1838, l'Australie méridionale en 1845 protestèrent contre l'envoi des convicts. Au con-

traire, les habitants de l'Australie occidentale voulaient allier le travail libre au travail forcé. En trois ans, cette colonie reçut 2 600 condamnés, dont la conduite en général fut bonne.

Elle réclama, lorsqu'en 1863 lord John Russell déclara au Parlement que l'intention du gouvernement était de cesser tout envoi de condamnés non éprouvés aux colonies australiennes ! C'est un devoir pour moi, disait le gouverneur Fitz-Gerald au duc de Newcastle, de faire connaître à Votre Grâce que le discours de lord John Russell à la Chambre des communes, annonçant que la transportation devait cesser à la fois dans toutes les colonies australiennes, a excité ici un sentiment universel d'alarme et de désespoir. Les colons en font une question de vie ou de mort. Après une expérience de trois années, la plupart des habitants s'accordent à dire que la vie et la propriété ne sont pas moins sûres depuis que la colonie est devenue un établissement pénal. »

Mais ces convicts étaient placés au milieu d'hommes laborieux qui leur donnaient l'exemple du travail et leur imposaient le devoir de les imiter. Seule, la colonisation pénale n'aurait pas suffi.

Tous les condamnés étaient étrangers à l'agri-

culture; on ne rencontra qu'un seul individu qui s'y entendît un peu, c'était un domestique du gouverneur. « La colonie pourra très prochainement se suffire à elle-même, écrivait Philipps en 1790, si l'on m'envoie des *settlers* (émigrants volontaires fermiers) entre lesquels les condamnés pourront être répartis. »

On n'a jamais assez bien compris, dit M. de Blosseville, pas plus au moment de la vogue de l'Australie que dans tous les grands attraits des terres nouvelles, qu'il n'y a pas de colonisation sans rude travail. C'est une grave erreur que l'emploi dispendieux des fléaux de famille et des êtres déclassés, poussés à l'expatriation par un fol espoir de vie facile et sans labeur : membres inutiles, et par conséquent dangereux, d'une société naissante dont le travail est la loi. Ce qu'il faut, au lieu d'une immigration besogneuse, inintelligente et dépravée, c'est le choix d'hommes accoutumés à la vie rurale ou professionnelle, laborieux, sachant régler leurs besoins sur le salaire possible. Ce qu'il faut aussi, c'est à côté d'eux l'homme relativement riche qui vient multiplier une fortune déjà faite. » Les poètes ont vanté la merveilleuse transformation qui s'était opérée dans les mœurs des convicts. On connaît les vers de Delille :

Et qui ne connaît pas le consolant spectacle
Qu'étale de bandits ce vaste réceptacle,
Cette Botany-Bay, sentine d'Albion,
Où le vol, la rapine et la sédition
En foule sont venus et, purgeant l'Angleterre,
Dans leur exil lointain vont féconder la terre?
Là, l'indulgente loi de sujets dangereux
Fait d'habiles colons, des citoyens heureux;
Sourit au repentir, excite l'industrie,
Leur rend la liberté, des mœurs, une patrie.

Il est certain qu'il faut beaucoup de prudence dans l'emploi des transportés. Il faut choisir avec soin parmi les moins endurcis ceux qu'on voudra employer comme auxiliaires des vrais colons.

Comme institution pénale, disent MM. de Beaumont, de Tocqueville, Léon Faucher, une colonie n'est bonne que pour recevoir des condamnés libérés.

Lord Campbell voit même dans la transportation une récompense pour les libérés repentants. Il faut la réserver aux crimes qui n'impliquent pas une perversité profonde. La colonisation, dit M. de Blosseville, peut admettre pour phases : l'encellulement préventif continué ; — la transportation sévère ; — les travaux publics dans la colonie ; — le travail libre en pardon conditionnel. Ce sont

les condamnés les plus capables de repentir qu'on admettra dans cette dernière catégorie ; les autres ne seront employés qu'aux travaux pénibles : ils frayeront par leurs efforts la route aux colons honnêtes et laborieux. Ceux-ci feront la fortune de la colonie, et ils absorberont l'élément impur. Les enfants des condamnés, élevés avec soin, pourront former un noyau de population libre. C'est ce qui est arrivé en Australie. La formation de la famille a été l'un des principaux soucis de l'administration coloniale, mais l'exemple lui est venu de l'initiative privée. C'est à Mrs. Chisholm peut-être que les colonies doivent leur salut ; elles n'auraient pas subsisté si elles n'avaient possédé cet élément moralisateur entre tous, la famille.

Mistress Chisholm fonda un asile où elle recueillit les jeunes filles et les jeunes femmes envoyées par les sociétés d'émigration. Elle les plaçait ensuite parmi les populations rurales, les confiant surtout à des familles nombreuses, organisant des comités de surveillance et de dépôt dans les principaux centres de population. Partout bien accueillie, nourrie et transportée gratuitement, elle fut bientôt le personnage le plus populaire de l'Australie. Plus de onze mille immigrants lui du-

rent leur bien-être, et grâce à elle purent voir leur vie assurée. Ce fut un deuil public quand en 1846 elle s'embarqua pour l'Europe après sept ans de travail. En 1850, sur son conseil, M. Sydney Herbert organisa une association charitable pour faciliter aux ouvriers de Londres les moyens d'émigrer. Le gouverneur sir Georges Gipps, persuadé par elle, dépensa des sommes considérables pour faire venir en Australie les femmes des anciens condamnés. C'est en développant chez eux l'amour de la famille, en les exhortant à travailler pour leurs enfants, qu'on a obtenu ce résultat inouï : une population honnête sortant d'un milieu corrompu.

Ce peuple est-il semblable à l'Anglais d'Europe ?

Certes il a les qualités de l'Anglais ; la persévérance, l'ardeur au travail, le goût du bien être.

Mais il a aussi des vices et des qualités qui lui sont propres; une race s'est bien formée de l'autre côté du globe ; les Australiens ne sont ni Anglais ni Américains. « Il semble, dit le comte de Beauvoir, que la race anglo-saxonne ait laissé de l'autre côté de la ligne tout ce qui l'arrêtait encore en Europe pour prendre ici résolument la voie du progrès. »

Les Australiens sont avec raison glorieux de leurs progrès. Ils conservent avec reconnaissance le souvenir de leurs grands hommes. La chaloupe dans laquelle Bass avait accompli son audacieuse navigation autour de l'île de Tasmanie fut conservée au Port-Jackson avec un respect religieux. Quelques fragments de bois de cette embarcation devinrent de véritables reliques. Le gouverneur, voulant faire au capitaine Baudin un présent des plus honorables, lui remit un de ces fragments enchâssé dans une large bande d'argent sur laquelle étaient gravés les principaux épisodes de la découverte du détroit de Bass.

Ils ont élevé des monuments à Allan Cunningham, le célèbre botaniste, à O'Hara Burke, etc. Ils célèbrent les anniversaires de leurs grands événements par des fêtes nombreuses.

« Le 26 janvier arriva, raconte M. Delessert, c'est le jour anniversaire de la fondation de la colonie. Mille petits bateaux de tous genres, de toutes grandeurs, de toutes couleurs, parcouraient la baie comme autant de papillons sur une pelouse fleurie. Les maisons de campagne qui bordent la baie, les navires, tous ancrés et pavoisés de divers drapeaux, les bateaux à vapeur surchargés de monde, offraient un coup d'œil des plus agréa-

bles. La foule se pressait, attirée par l'attrait des courses nautiques. »

Les Australiens ont les qualités qui ne vont pas sans la fierté : ils exercent largement l'hospitalité, dans chaque station il y a la hutte de l'étranger; ils ne mendient pas. Ils ont le droit d'être fiers de leur œuvre, elle est assez belle pour cela, mais ne poussent-ils pas un peu loin ce sentiment assez naturel?

L'Australien admire tout chez lui, dit M. Charnay. Il comparera le Murray ou le Murumbidgee, pauvre rivière boueuse, navigable quand il pleut, au Mississipi et au Missouri; il vous dira : « Quelle végétation ! » en face d'un arbre de quelques mètres, et « Quel vin ! » en vous présentant une boisson détestable. C'est plus que de l'adoration, c'est de l'aveuglement.

Se croyant au moins égaux aux Européens, combien doivent-ils mépriser les races inférieures! Ils accablent de leurs dédains les Chinois, mais ils les redoutent encore plus. Ces émigrants sont « trop laborieux, trop sobres, trop économes, dit Elisée Reclus, et surtout trop facilement satisfaits d'un maigre salaire, au gré des ouvriers blancs. On leur reproche de monopoliser peu à peu certaines industries, aussi bien celles des femmes,

le lavage et le blanchissage, que les pénibles travaux des hommes ; si peu qu'ils gagnent, ils finissent par s'enrichir, tandis que leurs concurrents de race blanche s'appauvrissent ; ils ne laissent dans le pays aucune marque de leur passage, et leurs petites épargnes sont régulièrement envoyées dans la mère patrie. La colonie de l'Australie occidentale, très faiblement peuplée, demande des colons chinois pour surveiller ses troupeaux, aménager ses jardins, les doter de quelque industrie, mais les États prospères les repoussent. » Malheureusement ce ne sont pas seulement des concurrents que les colonies voudraient rejeter de leur sein, ce sont aussi des corrupteurs.

Ils sont accusés de turbulence, d'esprit de révolte, et ils sont entachés de tous les vices. Rien ne les décourage, ils pénètrent clandestinement dans les colonies et, maltraités, méprisés, se consolent en s'enrichissant.

Mais les Australiens montrent contre les Chinois une animosité, une haine qui deviennent parfois féroces : dernièrement un meeting antichinois a eu lieu à Melbourne, et un orateur a proposé sérieusement de « boycotter » tous les Chinois qui viendraient s'établir dans la colonie. Certes, la question chinoise offre une gravité qu'on ne saurait

nier, mais c'est un signe de faiblesse déplorable que d'avoir recours, pour trancher les difficultés, à l'emploi de la force matérielle.

C'est la force aussi qui a accéléré la disparition des indigènes. On n'a pas toujours fait assez de cas de leur vie : on les tuait pour s'amuser ! Aujourd'hui, heureusement, on a pris des mesures plus humaines à leur égard : on a établi des maisons de refuge où ils trouvent à manger, où on leur offre des vêtements, où on cherche à les faire travailler. Ils ne sont pas très fortement accessibles à l'éducation morale qu'on voudrait leur donner. ils demandent au vol et à la mendicité un supplément de nourriture. Un missionnaire, dit-on, avait prêché la monogamie à un chef indigène, et son auditeur avait paru convaincu ; au bout de quelque temps, le prédicateur revint pour encourager son néophyte et, à son grand étonnement, il dut reconnaître qu'il n'avait plus qu'une femme légitime ; il était tout fier de son succès, quand il eut par hasard l'idée de lui demander ce qu'étaient devenues ses autres femmes, et le nouveau converti lui répondit naïvement, et même avec l'orgueil de l'homme qui a accompli un grand sacrifice : « Je n'ai plus qu'une seule femme maintenant, et les autres, je les ai mangées. »

Pour leur apprendre quelque chose, il faut une patience merveilleuse qui ne se rebute de rien. Mais il est inutile de chercher à les civiliser : dans quelques années ils auront disparu.

Ils fabriquaient autrefois, pour la chasse, d'immenses filets dans lesquels ils cernaient les kangarous par troupeaux, mais ils y ont renoncé depuis longtemps.

Étaient-ils capables de s'élever au-dessus de leur condition présente et de prendre place dans une société civilisée ? Oui, sans le moindre doute, répond M. de Quatrefages, pour ce qui concerne les Tasmaniens. Bonwick a visité une école où les enfants noirs étaient élevés avec d'autres orphelins de la race blanche. Il apprit des instituteurs que les fils et filles des convicts se montraient inférieurs en tout aux autres enfants blancs, supérieurs aux Tasmaniens en arithmétique et en grammaire, mais nullement en géographie, en histoire et en écriture. Et cependant ces petits indigènes étaient rudement traités par leurs compagnons et paraissaient intimidés et malades. C'est de cette même école d'orphelins qu'était sorti Walter-George-Arthur, dont les idées étaient devenues entièrement anglaises : tout chez lui portait un cachet de civili-

sation et de bonne société que l'on ne trouve point, dit Calder, dans tous les cottages anglais.

En 1875, dans toute la population indigène recensée il y a eu 52 naissances et 140 décès ; en 1861 ils étaient 6000 ; en 1871 3400 ; en 1876, 2000.

« Y aurait-il donc, s'écrie M. Richard Cortambert, des races fatalement condamnées à être remplacées par d'autres plus vivaces et plus fortes ! Ainsi s'en vont également les Australiens opprimés, les Havaïens libres et indépendants ! N'est-ce pas au fond le fait d'un merveilleux équilibre : tandis que notre vieux monde s'effraye du trop plein, s'irrite de l'encombrement de la population, le vide se fait ailleurs. Nous comprendrons avant peu que, libres individuellement, nous n'en sommes pas moins soumis comme race à de grandes lois qu'on peut prévoir aussi sûrement qu'un médecin prévoit les phases par lesquelles passe le tempérament de l'homme. »

La disparition *complète* des Tasmaniens est, dit M. de Quatrefages, un fait extrêmement rare, peut-être unique.

Les causes immédiates de ces phénomènes ne sont point facilement saisissables : les Européens ont apporté avec eux la phtisie, ils ont maltraité les noirs, et ceux-ci, qui se sentent condamnés,

qui sont mal vêtus, mal nourris, mal soignés quand ils sont malades, meurent et ne laissent qu'un nombre d'enfants insignifiant. On a dit que les familles autraliennes n'avaient jamais été nombreuses, mais c'est une erreur. En 1851, le docteur Milligan vit une Tasmanienne qui avait six enfants vivants et adultes ; dès les premiers jours de son arrivée en Tasmanie, Péron rencontra une jeune femme de vingt-six à vingt-huit ans, qui avait quatre enfants. Des coutumes barbares ont pu exercer une influence funeste : lorsqu'une femme mettait au monde deux jumeaux, l'un d'eux devait périr de la main de sa mère ; la femme morte en couches était enterrée avec son enfant. Il est regrettable qu'ils disparaissent : sans doute leurs qualités ont été exagérées par certains voyageurs un peu exaltés, comme les compagnons de d'Entrecasteaux, MM. de Rossel et Labillardière. Péron fait une sorte d'idylle de sa première rencontre avec les Tasmaniens. Comme presque tous les sauvages, ils étaient d'une humeur extrêmement mobile, mais ils avaient certaines qualités : ils ne torturaient jamais un prisonnier, ils respectaient les femmes. « C'est une race simple et vaillante, douée de nobles instincts, » dit le gouverneur Ar-

thur. Ils avaient un profond sentiment de la décence et de la pudeur.

Le premier Australien que vit Dumont d'Urville « se plaisait à rendre aux voyageurs une foule de petits services, heureux d'obtenir en retour une nourriture plus abondante et plus substantielle que celle qu'il pouvait se procurer sur le continent. » Les indigènes qui habitent aux environs de Sydney et qui sont en contact presque journalier avec la colonie anglaise apprennent immédiatement et sans peine tous les mots anglais qui peuvent leur être utile dans leurs rapports avec les nouveaux occupants du sol. Ils les prononcent, à la vérité, comme le leur permet leur très pauvre système phonétique, mais enfin ils les saisissent rapidement et sont en fort peu de temps en état de se faire comprendre. Ils copient avec une perfection inouïe : s'il y a parmi les Européens quelqu'un qui ait un défaut corporel, un tic, un accent particulier, ils le saisissent à l'instant et le rendent avec une telle vérité qu'il est impossible de ne pas reconnaître l'original. A l'empreinte d'un pas, ils reconnaissent souvent le passage de telle ou telle personne. Imprévoyants au suprême degré, ils consomment sur place l'acquisition du moment. Défiants tout d'abord, ils deviennent

facilement sociables, et on trouve rapidement chez eux d'heureuses qualités morales, de la serviabilité, de la reconnaissance, une certaine hospitalité. Bien traités, ils se livrent aisément et sans réserve, mais au moindre acte de brutalité, ils reprennent la défensive et sont prêts à démontrer le peu de cas qu'ils font d'une vie humaine. Ils sont paresseux. Trente années de communication avec les Européens, disait Peron, n'ont pas apporté le moindre changement dans leurs mœurs, et on n'a pu amener encore aucun de ceux qui ont les rapports les plus fréquents avec la colonie à adopter un seul de nos arts utiles. Ils voient défricher la terre, ils sont témoins des travaux des nouveaux colons, on leur offre des graines et des instruments aratoires ; ni l'exemple, ni l'espoir d'un sort plus heureux ne les séduisent. Ils ne peuvent vaincre leur répugnance pour les vêtements. Ils se portent volontiers à goûter des mets qu'on leur présente ; au bout de quelques jours, ils abandonnent les maisons où leur gourmandise trouvait si bien son compte. Ils ne respirent à l'aise qu'en plein air ou dans les bois. Dans cent ans, ils seront une curiosité ethnographique. Ils ne se seraient peut-être pas arrêtés dans leur marche vers la civilisation ; mais l'inva-

sion, l'installation et la multiplication des blancs ont porté le coup décisif à leur misérable existence (1).

Détournons nos regards de ce triste spectacle; ne songeons qu'aux qualités de ceux qui les remplacent, et en montrant leurs défauts, n'ayons qu'un désir, celui de les voir s'en corriger.

Ils ont encore bien des progrès à accomplir; les uns viendront tous seuls, je parle des progrès purement matériels. Mais d'autres progrès ne se réaliseront pas sans effort. Il faut que les colons songent à l'épargne, à l'économie, au travail, à l'instruction et à l'éducation morale. Ils ne sont pas encore les égaux des Européens.

Leur richesse n'a pas été diminuée par les emprunts considérables qu'ils ont effectués, parce que le produit de ces emprunts a été employé à de grands travaux publics. Néanmoins, il ne faudrait pas que les colonies acceptassent toujours aussi facilement l'idée d'un emprunt, c'est une mauvaise habitude qu'elles prendraient.

Les Australiens sont aussi, de tous les peuples, les plus affamés de plaisirs. Parier est une de leurs passions, ils parient pour les courses d'Epsom aussi bien que pour celles de Melbourne et de

(1) A. Hovelacque. *L'homme primitif contemporain.*

Sydney. Ils se livrent au jeu avec frénésie. Chaque ville a un skating-room, une société colombophile, une société de tir, des sociétés musicales. Leurs journées de travail sont de huit heures seulement, de six le samedi. Il devrait leur suffire d'observer rigoureusement, comme ils le font, le repos du dimanche. Combien d'heures par semaine ne perdent-ils pas, combien de francs ces heures font-elles au bout de l'année !

Les réunions de société sont nombreuses. Squatters et citadins aiment également les dîners champêtres, la pêche après le coucher du soleil, la chasse aux cailles en été, aux bécasses en hiver, la chasse aux taureaux sauvages, la chasse au casoar, qu'on prend en s'enveloppant le corps d'une couverture rouge, la chasse au kangarou, qu'on poursuit à cheval et qu'on ne prend qu'en le fatiguant; ils s'enfuient en colonne un par un, franchissant quatre à cinq mètres d'un seul bond; quand ils ne peuvent plus courir, ils attendent les chiens, qu'ils aveuglent parfois; ils font des bonds dans tous les sens en étendant leurs bras munis de griffes; leurs yeux prennent une expression sauvage et effrayante.

Les bals, les courses, les jeux de boules, de paumes, de ballons, le billard, la boxe sont très recher-

chés non séulement dans Victoria, mais dans toute l'Australie. Les salles de théâtre rappellent l'Europe; les décors sont admirables, mais les artistes laissent un peu à désirer. Le jeu national est le cricket. Le 7 septembre 1881, quatorze jeunes Anglais ont quitté la Grande Bretagne pour aller provoquer au jeu du cricket les Américains et les Australiens.

Cet amour pour le jeu est une passion même dans les basses classes; mais il trouve à se satisfaire surtout dans l'aristocratie. Car l'Australie a une aristocratie territoriale !

La loi qui limite à 320 acres le lot d'un seul propriétaire n'a pas pu arrêter les envahissements des squatters. Ils ont tourné et violé la loi par des fidéicommis, des ventes et des achats fictifs, de sorte que nombre de bergers enrichis et de spéculateurs heureux possèdent la plus grande partie des bonnes terres de Victoria et de la Nouvelle Galles.

Il y a des locataires de 100 000 hectares et plus; l'aristocratie territoriale est fondée. Le gou ernement aurait le droit de ne pas renouveler le ail, mais les squatters ont acheté les terres les plus voisines de la côte et les meilleures; on ne saurait plus les en déposséder que par des mesures

exceptionnelles, telles que l'expropriation pour cause d'utilité publique. Dans l'intérieur, où les terres sont propres surtout à leur industrie pastorale, ils ont acheté toutes les parcelles de terrain propres à la culture.

Le squatter n'a aucun intérêt direct dans la colonie, il vend son suif, ses cuirs, ses laines à l'Angleterre. Plus tard il lui vendra ses viandes de conserve. Avec ses employés il n'a besoin de personne, il ne veut pas d'immigration. Le fermier, au contraire, a tout intérêt à appeler l'immigration, qui double la valeur de sa terre et facilite l'écoulement de ses produits.

« Il y aura toujours lutte entre ces deux classes, à moins qu'on ne rejette le squatter dans le désert et qu'on n'attribue à la petite culture la zone des côtes (1). »

Dans la Nouvelle Galles du sud et dans le Queensland les squatters dominent ; ils sont combattus dans Victoria ; dans la Tasmanie, ils sont aisés sans opulence ; dans l'Australie occidentale, ils représentent, en face des convicts, la dignité de l'homme libre ; enfin, dans l'Australie du sud, leur pouvoir est tenu en balance par celui des

(1) M. Charnay.

agriculteurs, qui n'ont pu acquérir une sérieuse influence que dans cette seule colonie.

Il est à remarquer que la démocratie a dans toutes les colonies la prépondérance, et que le peuple reçoit une éducation sérieuse.

*
* *

L'instruction a fait de grands progrès, bien qu'elle en ait encore beaucoup à accomplir. Un fait remarquable, c'est son caractère pratique, utilitaire, qui la fait rechercher par les plus modestes travailleurs. « J'ai été tout surpris, dit le comte de Beauvoir, de trouver à la bibliothèque de Melbourne, dans un silence religieux, plus de 400 hommes de la classe ouvrière, étudiant les livres pratiques où ils cherchaient tout ce que la science pouvait apporter de développement à la branche du métier qu'ils avaient embrassé. On les reçoit avec le costume de l'atelier et sur la simple inscription de leur nom au registre d'entrée. Je devais retrouver presque le même public au Polytechnical Hall, grand amphithéâtre où des cours de chimie et de physique attirent toute la ville. »

Les journaux australiens sont des publications de format petit in-folio, contenant 38 pages, don-

nant le résumé politique des affaires de la semaine, l'ensemble des nouvelles télégraphiques, le mouvement scientifique du monde, des articles littéraires, des relations de voyage, une revue commerciale, des nouvelles, des morceaux de poésie; « ils répandent, dit M. Charnay, une somme d'instruction vraiment considérable. Ils encouragent les tendances littéraires des jeunes australiens par des prix; tel sujet mis au concours reçoit une prime de 2500 francs, avec droit de publication dans le journal, de sorte que nous trouvons un courant littéraire déjà considérable dans une colonie née d'hier. C'est trente-cinq ans seulement après son arrivée que ce peuple extraordinaire nous offre déjà des tableaux, des poèmes et des livres. Il faut le constater, les Australiens ont le sentiment de l'art beaucoup plus développé que les Américains; dans les illustrations de leurs journaux, ils sont plus corrects et évitent la trivialité. Les musées ont des élèves assidus, des copistes appliqués, des artistes qui cherchent leur route. »

*
* *

Quel est l'avenir réservé à l'Australie? Au point de vue politique, on ne saurait en douter : les

colonies, on l'a dit bien souvent, sont un fruit qui se détache de la branche mère quand il est mûr. Les colonies australiennes ont conservé encore l'amour pour la métropole. Elles ont souscrit des sommes importantes pour la guerre de l'Inde, pour le soulagement des ouvriers de Lancashire. Du reste, elles sont actuellement si indépendantes qu'elles n'auraient guère avantage, pas plus que le Canada, à le devenir de nom comme elles le sont de fait. La souveraineté de la reine n'est que nominale, et la domination anglaise ne pèse pas sur ses colonies : elles ont leur Parlement, elles font leurs lois, leurs tarifs douaniers, elles ne donnent pas d'argent à l'Angleterre, et elles ont le droit de se donner le nom d'anglaises : elles en sont fières.

Le jour où les colonies seront séparées de l'Angleterre, elles formeront une fédération, mais il règne entre elles une rivalité qui l'empêchera longtemps. Un obstacle des plus importants viendra du système économique essentiellement différent qui est suivi par les diverses colonies. Chacun est protectionniste pour ce qu'il vend et produit.

La Tasmanie, appauvrie par les dépenses considérables qu'elle avait faites, a semblé un moment

disposée à se rattacher à Victoria, mais elle paraît avoir abandonné complètement cette idée depuis qu'elle sait que son sol renferme de grandes richesses minérales.

Partout on rencontre une antipathie très prononcée contre l'idée d'union. Les subdivisions politiques actuelles sont factices. Un jour viendra où autour de chaque grande ville se constituera une province.

Les régions de la Riverine, de Portland, montrent des tendances séparatistes. Elles se sépareront de la Nouvelle Galles du sud, comme l'ont déjà fait Melbourne et Brisbane, dès qu'elles seront capables de se passer de l'appui de Sydney.

*
* *

Il serait bien à désirer qu'une union douanière intervînt entre les colonies australiennes, comme elle a lieu entre les divers membres de la fédération des États-Unis. L'union douanière est un des liens les plus puissants entre des États constitués en fédération ; elle confond les intérêts de diverses provinces. « La circulation des hommes et des choses tend inévitablement, dit M. Sorel, à se développer à l'intérieur de l'Union : il s'établit un

mouvement continuel d'un État vers l'autre. Lorsque les hommes sont ainsi rapprochés, lorsque le commerce et l'industrie sont aussi étroitement liés entre les nations, il est nécessaire que la politique des États en tienne compte. D'autre part les habitants des pays qui font partie de l'Union entretiennent entre eux des relations de plus en plus fréquentes : ils ne sont pas les uns à l'égard des autres dans la condition d'étrangers, car ils ont des intérêts communs que leurs gouvernements respectifs gèrent en commun ; ils échangent leurs idées en même temps que leurs produits ; une modification dans les mœurs nationales en est la conséquence nécessaire. Si une des nations liées par l'union douanière a sur les autres une supériorité de culture intellectuelle et d'énergie morale ; si elle possède en même temps un gouvernement mieux constitué et mieux dirigé, elle arrive fatalement à imposer aux autres ses mœurs et ses idées ; les nations plus faibles sont absorbées par les nations plus fortes. Mais si ces conditions n'existent pas, si les États qui ont contracté l'union possèdent des gouvernements analogues, si les nations ont des traditions historiques semblables et des aspirations de même ordre, si la culture intellectuelle et morale y est à peu près

aussi développée, si aucune d'elles n'a ni la volonté ni les moyens d'empiéter sur les autres, les conséquences de l'union douanière sont favorables au progrès des nations; si toutes les nations unies possèdent une même vitalité et une même énergie morale, une nation nouvelle tend à sortir de leur fusion.

« Le développement commun de l'industrie et du commerce active encore cette influence réciproque des nations. La concurrence ruine les industries faibles et fortifie les industries vivaces. Les industries qui se maintiennent et prospèrent sont celles qui répondent aux ressources et aux besoins de l'association. Le développement des industries favorisées par l'Union forme un lien puissant entre tous les habitants.

« Les États associés s'accordent pour faciliter la circulation, pour favoriser l'établissement sur leurs territoires de leurs sujets respectifs; et ils sont amenés à simplifier de plus en plus les formalités relatives au domicile.

« Si les États associés ont des ressources proportionnées, leurs forces se balancent et la concurrence établit chez eux un équilibre plus stable entre la production et l'échange, une meilleure division de travail, une exploitation plus productive

des ressources nationales, une répartition plus naturelle des produits. Il ne s'opère pas de grands déplacements de population, et ces déplacements n'ont d'autre effet que de fournir des bras à l'industrie qui en manquait, du travail aux hommes qui n'en avaient pas.

« Les liens formés par les unions douanières semblent destinés à prendre dans le droit des gens moderne, la place qu'occupaient dans le droit des gens de l'ancien régime les liens de parenté entre les familles régnantes. »

C'est ainsi que nous avons vu le *Zollverein* préparer l'unité de l'Allemagne.

Ainsi il est certain qu'une union douanière entre les États australiens produira des résultats heureux; elle augmentera leurs relations, développera leurs industries, et si un jour il y a rupture avec la Grande-Bretagne, ces jeunes contrées émancipées n'auront pas à craindre de guerre civile; elles auront un lien puissant : l'intérêt commun.

Un journal australien faisait remarquer récemment qu'aujourd'hui plus que jamais l'Angleterre doit tenir à l'union avec ses colonies. Dans la métropole, beaucoup, disait-il, croient que les colonies gagnent plus à l'union que l'Angle-

terre. Mais aujourd'hui que plusieurs puissances sont ouvertement protectionnistes, les colonies et la Grande-Bretagne ont besoin également de débouchés pour leurs produits : elles s'en serviront réciproquement, et l'empire britannique pourra se suffire à lui-même, possédant tout ce qui est nécessaire. Aussi l'Angleterre, pour maintenir sa supériorité commerciale, doit rester liée à ses propres enfants; elle doit tendre à développer ses relations avec les colonies, bien qu'une union commerciale ne soit pas nécessairement une union politique. Du reste, dans les colonies, beaucoup désirent le maintien du *statu quo* par haine du changement, parce qu'ils ne savent pas ce que produirait l'avenir ; beaucoup par loyalisme, parce qu'ils respectent la couronne, parce qu'ils admirent la constitution plus peut-être que les Anglais mêmes. Un publiciste australien, M. Labillière, voudrait faire de l'empire britannique une fédération où les colonies partageraient les dépenses et les dangers de la patrie commune, mais auraient aussi le droit de contrôler la politique étrangère et, par suite, seraient représentées dans un Parlement comme les colonies françaises le sont dans les Chambres françaises.

Dans ce cas, les colonies ne cesseraient pas, du

reste, d'avoir leur Parlement distinct pour le règlement de leurs affaires intérieures. L'empire britannique représenterait alors une forme politique analogue à l'empire allemand.

Le chef de l'État fédératif est en même temps, en Allemagne, le chef du plus puissant des États fédérés : la couronne d'Allemagne est unie à perpétuité à la couronne de Prusse. Mais si le projet de M. Labillière était adopté, les Parlements locaux conserveraient évidemment plus de pouvoirs que les Parlements bavarois, saxons, etc.; et le pouvoir fédéral interviendrait moins souvent dans les affaires locales qu'il ne le fait en Allemagne. Les Parlements des colonies ne seraient pas réduits au rôle des conseils généraux français.

*
* *

Que cette solution soit ou non adoptée, la séparation plus ou moins complète des colonies et de l'Angleterre nous semble devoir évidemment se produire, mais quand aura-t-elle lieu? ce fait inévitable peut parfaitement ne se réaliser que dans de longues années. C'est insensiblement que les plus grands changements s'accomplissent en An-

gleterre. « En somme, dit M. Charnay, l'Australien est appelé à donner un jour, à l'imitation du continent qu'il habite, une note toute spéciale dans le concert de la civilisation, et ce que nous voyons déjà nous prouve une vitalité exceptionnelle et un avenir grandiose. »

Dans leur orgueil, les Australiens ne désavoueraient pas les prévisions de leurs admirateurs, qui voient en eux l'un des plus grands peuples du monde. Rome s'est dite aussi la maîtresse du monde, la France a été appelée la reine des nations, l'Anglais se croit supérieur aux autres peuples, l'Italien se dit l'héritier de Rome, l'Allemagne et la « sainte Russie » s'attribuent une mission providentielle, l'Espagnol dédaigne tous les autres hommes, et l'Américain se croit le représentant de la civilisation moderne : en réagissant contre nos exagérations de l'amour-propre national, reconnaissons que chaque peuple a ses vertus, son rôle, ses devoirs, et que chacun tient à son tour une place éminente sur la scène du monde. « L'Atlantique, a dit un historien des colonies anglaises (1), l'Atlantique a depuis plusieurs siècles joué le rôle qui dans les temps plus anciens avait été dévolu à la Méditerranée occidentale et que la

(1) M. Blerzy

Méditerranée avait elle-même enlevé à la mer Egée. Qui sait si le Pacifique n'acquerra pas plus tard cette importance? » A chaque acte, la scène va s'agrandissant : des États puissants se forment à l'improviste sur les côtes inconnues du Pacifique. Nous ne pouvons mieux terminer qu'en rappelant les éloquentes paroles de M. de Quatrefages : « l'histoire a vu s'agrandir successivement le monde grec, le monde romain; —le monde moderne embrasse l'humanité tout entière. » Et l'Australie dans ce monde de l'avenir doit occuper sans aucun doute une place glorieuse.

L'œuvre qu'elle a accomplie jusqu'à ce jour est admirable. Depuis cent ans, l'Europe a vu de grandes révolutions, elle a accompli bien des progrès, mais sur bien des points elle est restée stationnaire. Elle a été le théâtre de découvertes remarquables; la science et l'industrie peuvent espérer un avenir nouveau, et le monde semble depuis un siècle avoir été renouvelé. Mais ces progrès que sont-ils quand nous les comparons à ceux des autres continents : le centre de l'Afrique commence à s'ouvrir à la civilisation, les grands traits de sa géographie sont connus, l'esclavage y est menacé; la vieille Asie, si longtemps immobile, a été forcée d'ouvrir ses portes aux

Européens : la Chine, le Japon nous accueillent, la France a planté son drapeau dans l'Indo-Chine, l'Asie centrale a été parcourue par plusieurs voyageurs, on parle aujourd'hui d'un voyage aux Indes comme on parlait il y a cent ans d'un voyage de Paris à Marseille.

Le canal de Suez, les câbles transatlantiques, ont rendu plus faciles, plus fréquentes les communications internationales, les barrières des Alpes se sont abaissées. Les chemins de fer, qui datent de quarante ans à peine, sillonnent l'Europe ; le canal de Panama, le tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre, les chemins de fer en Afrique sont des questions à l'ordre du jour.

L'Amérique a vu plus de merveilles encore : il n'y a guère plus de cent ans que les États-Unis constituent une nation, et ils forment un peuple immense dont l'audace surmonte tous les obstacles ; ils ont annexé à leur empire d'immenses territoires, auprès desquels l'empire romain n'était rien ; la civilisation européenne y pénètre ; des chemins de fer unissent l'Atlantique au Pacifique à travers ces prairies où l'Indien seul était maître il y a quelques années ; les sauvages reculent devant la locomotive qui chaque jour parcourt leur

domaine, et leur race s'éteint. Pour les remplacer des flots d'émigrants s'abattent sur l'Amérique du nord, et un spirituel conférencier nous montrait récemment la population des États-Unis grandissant sans cesse : de 5 millions en 1800, de 38 millions en 1870, elle dépassera 100 millions à la fin du siècle : il arrive annuellement 4 à 500 000 émigrants. Mais ce mouvement ne continuera pas à se diriger exclusivement vers les États-Unis, il se portera aussi vers d'autres régions aussi favorisées de la nature, vers la république Argentine, le Cap, Madagascar peut-être, et vers l'Océanie, Taïti, la Nouvelle Calédonie, l'Australie surtout.

L'Australie, elle, a accompli des progrès grandioses, plus rapidement qu'aucune autre région : il y a cent ans, les États-Unis existaient, l'Amérique du nord était un pays connu, fréquenté, qui venait d'attirer sur lui les regards du monde, il s'y trouvait des colons vaillants, industrieux, laborieux et actifs. Mais l'Australie, qui la connaissait? elle devait attendre six ans encore ses premiers colons, et quels colons? quelques milliers de déportés! C'est en quatre-vingt-dix ans qu'èst né le peuple anglo-australien. En quatre-vingt-dix ans, ce peuple a su découvrir et exploiter les richesses de son territoire, fonder des villes qui gran-

dissent tous les jours et dont plusieurs comptent des centaines de milliers d'habitants, introduire toutes les industries florissantes, développer son agriculture, faire des chemins de fer et des lignes télégraphiques, et conquérir enfin, sans guerre et sans révolution, sa liberté. Où s'arrêtera-t-il si ses progrès continuent?

En 1788, il y avait à Port-Jackson quelques milliers d'habitants, aujourd'hui l'Australie en compte près de 3 millions. En 1874, il y en avait 1 600 000, en 1880 2 700 000, c'est une augmentation de 9/8 en six ans. Quel serait le chiffre dans cent ans si la progression continuait!

On reste confondu du nombre de millions d'habitants que contiendrait l'Australie! C'est par centaines qu'on les compterait, et cela n'a rien d'invraisemblable; si l'Australie était peuplée proportionnellement autant que la France, elle aurait plus de 500 000 000 d'habitants; peuplée comme la Belgique ou la Saxe, elle en aurait plus d'un milliard et demi.

N'y a-t-il pas là de quoi nous faire réfléchir? Quelle ne serait pas la puissance d'un peuple qui a de tels commencements et qui disposera de la force de la science et de l'industrie modernes? Pendant que la France reste inféconde, que sa

population augmente à peine chaque année de moins de 200 000 habitants, aux États-Unis et en Australie deux grands peuples sont nés et se développent, et ces deux peuples appartiennent à la race anglo-saxonne, qui possède ailleurs de si vastes colonies, et qui les peuplera comme elle a peuplé déjà le continent austral et l'Amérique du nord : grande par son industrie, par son agriculture, par son commerce, la race anglaise pourrait se passer des produits des autres régions : les États-Unis possèdent un monde tout entier, et si les marchés étrangers étaient fermés à l'Angleterre, que ne pourrait-elle demander à ses cinquante colonies dispersées sous tous les climats. Si l'on mettait bout à bout ses navires de commerce, le premier entrerait dans le port de Lisbonne tandis que le dernier serait encore dans les docks de Londres.

La race germanique, la race slave voient aussi chaque jour augmenter leur nombre et leur force : heureux de son sort, désireux de ne point partager son patrimoine en un trop grand nombre de parts, le Français n'émigre pas, et il a peu d'enfants : il est temps de songer qu'une race qui reste stationnaire quand les autres progressent est condamnée à être soumise ou absorbée

par elles. Étendre au loin son influence en envoyant partout des colons qui y conservent l'image et le souvenir de la patrie, voilà ce qui fait la grandeur de l'Angleterre et de ses colonies; c'est ce qui faisait la gloire de la France quand elle peuplait le Canada et les Antilles et faisait la conquête des Indes!

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

CHAPITRE II

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

CHAPITRE III

GÉOGRAPHIE POLITIQUE

CHAPITRE IV

GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

CHAPITRE V

LES ANGLO-AUSTRALIENS ET LEUR AVENIR

3612 — Paris. Imp. Laloux fils et Guillot, 7, rue des Canettes.

z D

ol
de
en

HC - 32331
[illegible] 9(1) [illegible]
[illegible]



